

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 4 octobre au 10 octobre: 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1426.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 11 octobre 1914.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

DIRECTEUR : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 19 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

TÉLÉPHONE (9 lignes) :

Wagram 57-44, 57-45.

Adresse Télégraphique : EXCEL-PARIS

Le roi de Roumanie est mort hier



Le roi Carol de Roumanie est mort hier. Le souverain était né, prince de Hohenzollern, le 20 avril 1839. Il était donc âgé de soixante-quinze ans. Elu prince de Roumanie par plébiscite, le 20 avril 1866, il fut reconnu par les puissances le 24 octobre suivant. Le titre d'Altesse Royale lui fut décerné le 25 octobre 1878. Un vote unanime des représentants de la nation lui conféra le titre de roi le 14 mars 1881. Il fut couronné le 10 mai de la même année.

CE JOURNAL NE PEUT ÊTRE CRIÉ

La journée du 10 Octobre

Anvers est tombé aux mains des Allemands; le commandant et la garnison avaient quitté la place.

Les Russes se sont emparés de Lyck; de violents combats se livrent entre eux et les Allemands sur la frontière de la Prusse orientale.

On annonce de Bucarest la mort du roi Carol de Roumanie.

Le cardinal Ferrata, secrétaire d'Etat du Saint-Siège, est mort.

Carol I^{er} roi de Roumanie est mort

Une dépêche de Bucarest, à l'agence l'Information, annonce que le roi de Roumanie est mort hier matin. L'état de sa santé chancelante s'était subitement aggravé au début de ce mois; les médecins lui avaient prescrit une tranquillité d'esprit absolue et lui avaient interdit toute émotion. Comme s'il était possible à ce vieillard de soixante-quinze ans de ne pas subir la répercussion des formidables événements qui bouleversent l'Europe! Le conseil de la couronne, où les plus hauts conseillers politiques de la Roumanie devaient examiner la situation, fut ajourné; des télégrammes parvenus à Genève le 3 octobre laissaient prévoir l'abdication prochaine de Carol I^{er} en faveur de son neveu, le prince Ferdinand. Il s'est éteint avant d'avoir eu à prendre cette décision suprême, succombant au poids des années et aussi, peut-être, à l'angoisse où l'avait plongé le geste homicide et fou de son impérial parent, le kaiser.

Ses dernières heures ont dû être empoisonnées par le problème tragique, dont la solution l'obligeait, soit à arracher de son cœur de profondes affections familiales, soit à méconnaître les aspirations de son peuple. Il ne put jamais oublier qu'il était un Hohenzollern pourvu d'un trône danubien, il y a quarante-huit ans, par les caprices de la destinée. Comment, d'autre part, pouvait-il, des fenêtres de son palais de la « calle Victoriei », ne voir ni entendre les manifestations acclamant la Triple Entente? A la fin de septembre, dix mille Roumains, dont le recteur et les professeurs de l'Université, avaient exhorté le gouvernement à se déclarer contre l'Allemagne et l'Autriche; un cortège avait parcouru la ville en criant: « Vive la grande Roumanie! Vivent la France, la Russie et l'Angleterre! » Un drapeau allemand avait été brûlé aux applaudissements de la foule. Et depuis lors, des manifestations non moins imposantes s'étaient déroulées, au chant de la Marseillaise, à travers les rues de Bucarest.

Le 20 avril 1866, un plébiscite avait élu prince régnant de Roumanie, avec droit d'hérédité, Charles de Hohenzollern. Au commencement de cette année-là, qui allait être marquée par la guerre entre l'Autriche et la Prusse, un homme d'Etat roumain, Bratiano, cherchait un chef à donner à son pays. Une confidente de Napoléon III lui désigna le prince Charles: « C'est, dit-elle, un parent de l'empereur, qui sera ravi de ce choix. » Bratiano se rendit à Dusseldorf et obtint l'adhésion du prince et de son père; Bismarck emporta celle du roi de Prusse, chef suprême de la famille. Le gouvernement autrichien fit grise mine au jeune souverain qui, pour dépister la police de Vienne, partit de Suisse incognito, en simple touriste, et arriva sans incident à Bucarest où, quinze ans après, le 14 mars 1881, un vote unanime des représentants de la nation lui décernait la couronne royale.

Hohenzollern, il avait pour l'armée une prédilection éminente; il consacra ses premiers efforts à créer l'organisation militaire de la Roumanie; il recueillit le fruit de son labeur ardent au cours de la guerre russo-turque, où ses troupes apportèrent au tsar un contingent victorieux. Son peuple lui dut, non seulement son indépendance, mais une prospérité économique développée d'année en année avec une patience intelligente qui fit de la Roumanie l'un des plus riches royaumes des Balkans.

Il est curieux néanmoins de constater dans l'histoire roumaine de ce dernier quart de siècle une contradiction constante entre les sympathies originelles du roi et les sentiments inaliénables de la nation: l'un, toujours disposé à favoriser l'immixtion des capitaux allemands dans l'exploitation du sol et l'expansion des affaires industrielles et commerciales; l'autre, fidèle aux affinités russes et françaises, et trouvant dans ses relations avec Paris et Saint-Petersbourg une satisfaction à ses aspirations nationales.

Sans avoir jamais provoqué un conflit entre le souverain et ses sujets qui lui étaient reconnaissants d'avoir fait grande et belle leur patrie danubienne, cette contradiction s'est révélée plus vive et plus forte au choc des récents événements. Agrandie par le traité de Bucarest, sans avoir eu à sacrifier un seul de ses soldats, la Roumanie se trouve aujourd'hui à l'heure la plus critique peut-être de son histoire. Dès la déclaration de guerre entre l'Allemagne et les alliés, elle a proclamé sa neutralité et ne s'en est pas départie. Les intrigues germaniques se sont exercées à la cour avec une activité incessante; Berlin savait que les Roumains de Transylvanie allaient appeler de tous leurs vœux le secours de la mère-patrie et l'arrivée des armées libératrices. Une agitation grandissante s'est répercutée sur la rive gauche du Danube; le gouvernement a décrété la mobilisation, mesure nécessaire que la volonté du roi a limitée aux termes d'une simple précaution. Aujourd'hui, le roi est mort; le palais est en deuil; toute décision nouvelle sera ajournée après les funérailles et la transmission du pouvoir. Mais que sera demain? Quelle attitude adoptera le successeur de Carol, le prince Ferdinand?

La nouvelle confirmée en Russie

PÉTROGRAD, 10 octobre, 17 heures 30. — On annonce ici la mort du roi Charles de Roumanie.

Glorieux drapeau

MONTPELLIER, 10 octobre. — Le drapeau du 84^e d'infanterie n'est plus en état de flotter, car il a été déchiré, mis en lambeaux et a eu sa hampe brisée aux mains de ses héroïques porteurs, les lieutenants Dejeanne et Servent, morts glorieusement au champ d'honneur. Aussi, ce drapeau mutilé a-t-il été envoyé au dépôt du régiment, à Montpellier, et, mardi, les hommes du dépôt défilèrent devant lui.

Que font-ils au café?

Nous avons publié, le 2 octobre dernier, un fillet concernant les officiers allemands prisonniers de guerre à Rochefort. Nous en avons emprunté les éléments à la *Dépêche de Brest*. L'enquête ouverte à ce sujet par l'autorité militaire a démontré que « le récit de notre correspondant était de tous points fantaisiste ». Tels sont les termes de la lettre que nous a adressée hier le général Legrand, commandant la 18^e région. L'éminent officier général ajoute que « les officiers allemands prisonniers de guerre, de passage à Rochefort, ont toujours reçu application stricte du règlement ».

Pour l'Œuvre des trains de blessés

Nous recevons la lettre suivante :

Vous avez bien voulu annoncer que la commission de permanence de la Presse parisienne a pris sous son patronage « l'Œuvre des trains de blessés », qui, d'accord avec l'autorité militaire, se propose d'entretenir et de multiplier les cantines des gares d'évacuation sur le type de la cantine de l'Union des Femmes de France à Aubervilliers.

Elle se propose aussi de créer d'urgence, à la demande des services sanitaires, d'autres installations du même genre en des gares plus rapprochées du front de bataille et dans les trains eux-mêmes.

Il s'agit de ravitailler quotidiennement en boissons chaudes et aliments légers une grande quantité de blessés (certains jours des milliers), qui en seraient à peu près privés, sans notre organisation, pendant les longues heures de leur transport en chemin de fer. De nombreux soldats ont été ainsi secourus et parfois sauvés.

Aidez-nous, par une publicité en bonne place largement donnée, par un appel chaleureux et personnel à vos lecteurs à doubler les bienfaits de l'Œuvre; il n'en est pas de plus nécessaire ni de plus patriotique. C'est le devoir et ce sera l'honneur de la Presse d'apporter ce témoignage efficace de sa reconnaissante sollicitude aux familles et à l'armée françaises.

Les souscriptions sont reçues au Syndicat de la Presse parisienne, 37, rue de Châteaudun, qui se charge de faire parvenir aussi les dons en nature qu'on lui remettra, par l'intermédiaire des cantines des gares.

La commission de l'Œuvre est ainsi composée :
Pour la Presse :
MM. Jean Dupuy, Paul Strauss, Berthoulat, Arthur Meyer, Bailly, Baschet, Grosclaude et Damez.

Pour le Conseil municipal :
MM. Galli, Dausset, Chassaing-Goyon, Mithouard.
Pour la Croix-Rouge :
Le général de Monard, M. Sainsère, M. Pharrier.

Le président de la commission :
JEAN DUPEY.

Ephémérides de la guerre

DU 4 AU 10 OCTOBRE

DIMANCHE 4 octobre

Vingtième jour de la bataille de l'Aisne. L'action est particulièrement vive aux abords d'Arras. Dans la région de Soissons et entre Apremont et la Meuse, nos troupes ont progressé.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, accompagné du ministre de la Guerre, est parti de Bordeaux pour le grand quartier général.

EN BELGIQUE, les Allemands canonnent les forts d'Anvers.

EN RUSSIE, à Augustow, une grande bataille de 10 jours s'est terminée par la déroute de l'armée allemande dont les pertes sont considérables.

LUNDI 5 octobre

Toujours très violente, la bataille se poursuit au nord de l'Oise.

EN BELGIQUE, un duel d'artillerie se poursuit autour d'Anvers.

SERBES ET MONTÉNÉGRINS atteignent les avant-postes autrichiens à Sarejevo.

A LISBONNE ET A PORTO, des manifestations ont eu lieu en l'honneur de la Triple-Entente.

EN ALBANIE, Essad pacha a été nommé président du gouvernement provisoire.

MARDI 6 octobre

Au nord de l'Oise, l'action est de plus en plus violente.

LE COMTE ALBERT DE MUN, député de Morlaix, membre de l'Académie française, est mort subitement à Bordeaux.

EN PRUSSE ORIENTALE, la retraite allemande s'accroît sur tout le front.

LES JAPONAIS ont occupé la capitale des îles Marshall sans rencontrer de résistance de la part des Allemands.

MERCREDI 7 octobre

Des masses de cavalerie sont aux prises dans la région d'Armentières.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, après avoir visité les armées de France et d'Angleterre, s'arrête à Paris où il visite le camp retranché. M. Raymond Poincaré, en divers télégrammes, a félicité vivement tous les défenseurs de la patrie et nos alliés.

L'ARMÉE RUSSSE envahit la Prusse orientale. Les Allemands tentent d'arrêter sa poursuite sur des positions préparées de Wirballen à Lyck.

LES SIX DERNIERS DRAPEAUX pris aux Allemands ont été transportés aux Invalides.

JEUDI 8 octobre

Vingt-quatrième jour de la bataille de l'Aisne. L'ennemi a reculé au nord d'Arras, dans la région de Roye et au nord d'Hattonchâtel.

SUR LE FRONT DE LA PRUSSE ORIENTALE, l'offensive russe continue. Des combats très vifs se livrent sur la frontière, à l'ouest de Suwalki.

EN GALICIE, les Russes bombardent Przemysl tandis que d'autres armées marchent sur Cracovie.

LE SOUS-MARIN ANGLAIS « E-9 » a coulé un contre-torpilleur allemand à l'embouchure de l'Embs.

M. RAYMOND POINCARÉ a regagné Bordeaux.

VENDREDI 9 octobre

Les deux cavalleries opèrent toujours au nord de Lille et de La Bassée. La bataille se poursuit sur une ligne jalonnée par Lens, Arras, Bray-sur-Somme, Chaumes, Roye, Lassigny.

A SAMPIGNY, les Allemands ont bombardé et détruit la maison de M. Raymond Poincaré.

EN BELGIQUE, le bombardement d'Anvers continue. Les canons allemands ont détruit le Palais de Justice. Le gouverneur d'Anvers a refusé de capituler.

LES MONTÉNÉGRINS continuent leur marche sur Sarajevo.

SAMEDI 10 octobre

Vingt-sixième jour de la bataille de l'Aisne. L'action continue dans des conditions satisfaisantes. Si les combats de cavalerie furent assez confus, nous avons marqué de réels avantages au nord de l'Oise et de la région de Saint-Mihiel.

REIMS est continuellement bombardé.

EN BELGIQUE, les Allemands se sont emparés d'Anvers.

EN PRUSSE ORIENTALE, les troupes russes, après des succès partiels, ont occupé Lyck.

EN GALICIE, le siège de Przemysl se poursuit favorablement pour les Russes qui ont pris d'assaut un des principaux forts.

EN ROUMANIE, le roi Carol est mort.

EN ITALIE, le cardinal Ferrata est mort.

LES ARMÉES ALLIÉES EN CAMPAGNE



UN DÉTACHEMENT FRANÇAIS TRAVERSANT UN VILLAGE



UNE SENTINELLE FRANÇAISE VEILLE SUR LE SOMMEIL DE SES FRÈRES D'ARMES ANGLAIS

La bataille géante qui se poursuit depuis le 15 septembre continue toujours. Elle s'étend aujourd'hui de Lille à la frontière de Lorraine. Les attaques allemandes ont été repoussées et chaque flux allemand a été suivi tout de suite d'un reflux. Nos soldats et nos alliés les Anglais se battent avec acharnement et leur élan n'est pas près de s'arrêter.

L'armée russe a occupé Lyck en Prusse orientale

PÉTROGRAD, 9 octobre (Communiqué du grand état-major). — Le 8 octobre, nos troupes ont continué sur le front de la Prusse orientale à presser l'ennemi qui avait formé deux groupes combattants.

Le premier opérait dans la région Vladislavoff-Wirballen. Nos troupes l'ont délogé de Vladislavoff, l'ont enveloppé du côté nord. Cependant, le 8 octobre, ce groupe maintenait encore ses positions à l'est et au sud de Wirballen. Toutes ses tentatives pour prendre l'offensive sur ce point ont échoué et il a subi de grandes pertes.

Le deuxième groupe ennemi, très fort, a engagé un combat violent dans la région du lac Gautha et de Bakalarojevo. A l'aube du 8 octobre, nous avons enveloppé ses deux ailes et, en même temps, nous avons commencé une offensive énergique contre son front. L'ennemi, se couvrant par de fortes arrières-gardes, cherchait, paraît-il, un champ de bataille.

Nos troupes se sont emparées, par des assauts heureux, des positions où l'ennemi s'est successivement accroché. Nous avons occupé Lyck.

Notre offensive sur tout le front est énergiquement poursuivie.

Lyck, que les Russes ont occupé, est une ville de Prusse orientale, chef-lieu de cercle, située à 98 kilomètres de Gumbinnen, sur le lac de Sannan. Elle a 13,000 habitants et constitue un centre de chemins de fer important, au croisement de la ligne de Königsberg à Grajewo et de la ligne de Tilsitt à Allenstein.

Les combats continuent

PÉTROGRAD, 10 octobre (Dépêche Havas). — L'état-major du généralissime communique, le 9 octobre, que les combats sur le front de la Prusse orientale continuent avec la même opiniâtreté.

Les troupes allemandes, en se retirant de Lyck, ont fait sauter les ponts.

Sur quelques points, entre Ivangorod et Sandomir, des combats d'artillerie se sont engagés avec l'ennemi qui s'approchait de la Vistule.

Les opérations en Galicie

PÉTROGRAD, 10 octobre (Dépêche Havas). — Il est opportun de rappeler que le grand état-major, en rendant compte des événements qui se sont déroulés lors de la bataille de Galicie, a donné une esquisse suffisamment détaillée du développement stratégique des armées russes sur le front autrichien.

La bataille de Galicie, qui a considérablement affaibli l'armée autrichienne et l'a forcée à une retraite prolongée, a contraint les Allemands à lancer une grande partie de leurs forces sur le front oriental, au secours des Autrichiens.

Les conditions nouvelles ainsi créées doivent donc indubitablement faire prendre aux Russes des mesures correspondantes.

On comprend facilement l'importance particulière qu'il y a à conserver aussi longtemps que possible le secret sur le nouveau développement des armées russes, à la veille des gros événements à venir.

Il semble que c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la brièveté et la pénurie de communications officielles sur la situation actuelle en Galicie. Sur la rive gauche de la Vistule.

Si ces conjectures répondent à la vérité, l'opinion publique, à défaut de détails, sera pour le moment dans la nécessité de se contenter, comme pendant les premières semaines de la guerre, des communications officielles. Elle a, du reste, confiance dans le succès définitif et attendra l'époque où il sera possible, sans dévoiler aucun secret militaire, de soulever le voile qui doit toujours envelopper les diverses phases des opérations militaires nouvelles.

Les Belles Familles

Parmi les familles nombreuses qui ont un certain nombre d'enfants sous les drapeaux, signalons les suivantes : M. Louis Roger, garde champêtre à Gergy (Saône-et-Loire), médaillé de 1870-1871, a sept fils qui combattent aux armées.

Mme Boireau-Favre, propriétaire à Taisey-Saint-Rémy (Saône-et-Loire), a également dix fils et petits-fils sous les drapeaux.

M. Galland, instituteur au Relecq-Kerhuon (Finistère) a eu treize enfants. Il lui en restait neuf au moment de la guerre. Les deux aînés, l'un lieutenant d'infanterie coloniale, l'autre aspirant officier au 71 de ligne, ont été tués à l'ennemi. Le troisième, jeune engagé volontaire de dix-huit ans et demi, blessé sur les bords de la Semoy, est resté sur le champ de bataille. On n'a aucune nouvelle de lui.

Les obsèques de M. de Mun ont eu lieu à Bordeaux en présence de M. Poincaré

M. Deschanel a prononcé devant le cercueil du député du Finistère un émouvant discours

BORDEAUX, 10 octobre. — Les obsèques de M. de Mun ont eu lieu à 10 heures du matin, à l'église Notre-Dame.

Le président de la République et Mme Poincaré sont arrivés en l'église à 10 heures précises. Ils avaient été précédés par M. Viviani, président du Conseil, et par tous les membres du gouvernement.

Etaient également présents : les présidents du Sénat et de la Chambre ; MM. Gruet, maire de Bordeaux ; Guertier, président de la Chambre de commerce ; tous les membres du corps diplomatique présents à Bordeaux et de nombreuses notabilités politiques et militaires.

La levée du corps a été faite quelques minutes avant dix heures, en présence de la famille, par le chanoine Gaussens, curé de la paroisse, qui officiait. Le cardinal Andrieu, conduit processionnellement par les membres du chapitre, a pris place à gauche de l'autel, sur un trône surmonté d'un dais rouge. Le président de la République occupait un siège au premier rang à droite de la nef principale. Le général Duparge était derrière lui.

Le corps reposait sur un catafalque sans fleurs ni couronnes, entouré de cierges. L'église était toute tendue de draperies noires lamées d'argent. La messe a été chantée par la maîtrise accompagnée du grand orgue.

En quittant l'église, le président de la République, accompagné de M. William Martin, se rendit directement en coupé au cimetière de la Chartrreuse, où le convoi arriva à 11 heures et demie. Le corps a été placé sur des tréteaux et M. Deschanel a prononcé un discours faisant l'éloge du grand patriote et du grand Français dont la péroraison fut, malgré le recueillement ému, saluée de vifs applaudissements.

La France vient de perdre un des hommes qui l'ont le plus tendrement et le plus ardemment aimée. M. Albert de Mun était, pendant la guerre de 1870, officier de cavalerie. Il fut fait prisonnier à Metz et amené en Allemagne. Comme tout Français digne de ce nom, il datait de l'Année Terrible.

Refaire la France, son armée, son âme, pour d'autres conflits inévitables, pour les grandes luttes de race que tous les esprits clairvoyants pressentaient déjà, il ne pouvait concevoir d'autre dessein ni s'en laisser divertir jamais.

Chrétien, il demandait le relèvement de la Patrie à la puissance de sa tradition séculaire et à la pratique des vertus chrétiennes. Sa France était celle de Clovis et de Saint-Louis, de Pascal, de Bossuet, de Lacordaire, de Pasteur.

Pour élever le peuple vers son idéal, il fonde des cercles d'ouvriers ; il en devient l'apôtre. En 1876, la Bretagne le choisit pour député. Il parle, et Gambetta salue, en ce jeune croisé, un nouveau Montalembert. De l'orateur, il a tous les dons : beau et fier visage, élégante et mâle prestance, voix sonore, noble geste, et les thèmes d'éloquence les plus émouvants qui aient jamais hanté les lèvres des hommes : élan de la foi, plainte des humbles, adoration de la France.

Sa politique sociale, c'est l'évangile en action ; il défend les faibles, le travail des femmes, des enfants et des adultes, ou bien ce sont d'enthousiastes chevauchées et des prouesses parfois téméraires pour la religion, pour l'armée, pour la patrie.

La guerre éclate, et lui, qui a dû rester silencieux dans le moment même que sa cause avait le plus besoin de sa force, le voilà maintenant qu'il ne peut plus se battre en cette guerre qu'il a vécue d'avance. Ses vaillants fils, du moins, se battent pour lui, vengeurs de sa captivité. Alors, ce grand cœur blessé s'appuie sur celui de la femme qui n'a vécu que pour lui, et, dans un mouvement sacré, il tire une dernière fois cette arme éblouissante, cette plume dont les éclairs illuminent l'horizon. Ses articles sur la guerre de 1914 font penser à la charge héroïque qui avait arraché à Guillaume I^{er} un cri célèbre et que lui-même avait évoqué dans un de ses plus beaux discours, digne de ses compagnons d'armes.

Mais il ne vit plus. L'émotion, l'anxiété, l'espoir, l'impatience secouent son cœur jusqu'à le briser. Son amour pour la France, à la fin, le tue. Il expire près de sa femme, près d'un de ses fils revenu des combats, dans cette illustre ville de Bordeaux, où, il y a quarante-quatre ans, après les désastres, après l'abandon des provinces, Gambetta s'écriait : « La France désormais ne peut plus et ne doit plus penser à autre chose ! Albert de Mun, pendant quarante-quatre ans, n'a jamais pensé à autre chose. Ce sera devant l'histoire son immortel honneur ! »

M. Jacques Piau prononce ensuite quelques paroles éloquentes d'adieu.

Après ces discours, le président de la République salue le lieutenant Fernand de Mun, le défilé des assistants devant la famille eut lieu ensuite, puis le cercueil fut déposé dans un caveau après les dernières prières du clergé.

La cérémonie s'est terminée à midi. Elle fut impressionnante dans sa simplicité.

Des aviateurs anglais détruisent un "Zeppelin" à Dusseldorf

Le secrétaire de l'Amirauté a annoncé officiellement hier qu'une escadrille aérienne sous les ordres du commandant Spencer Grey, avec les lieutenants Marix et Sippe, a réussi une attaque contre un hangar de dirigeables à Dusseldorf.

Le lieutenant Marix a jeté ses bombes d'une hauteur de 140 mètres. Elles atteignirent le toit, le percèrent et détruisirent un « Zeppelin ».

On vit en effet ensuite des flammes s'élever à 140 mètres de hauteur, conséquence de la combustion du gaz.

Les trois officiers sont sains et saufs, mais leurs avions ont été détruits.

Cet exploit est remarquable, étant donné que les aviateurs ont eu à couvrir 160 kilomètres au-dessus du territoire étranger et le fait qu'une attaque précédente avait dû mettre l'ennemi sur ses gardes et qu'il avait dû installer des canons spéciaux.

Le cardinal Ferrata est mort

ROME, 10 octobre. — Le cardinal Ferrata, secrétaire d'Etat du Saint-Siège, est mort à 1 h. 15 de l'après-midi.

Le correspondant particulier du Temps à Rome télégraphiait à la date du 10 octobre :

Après une amélioration qui faisait espérer la guérison finale, une subite aggravation s'est produite dans l'état du cardinal Ferrata, causée non seulement par l'inflammation intestinale, mais par une menace de péritonite compliquée de faiblesse générale. Hier, une nouvelle consultation a eu lieu au palais de la via Ara Coeli, où réside encore le secrétaire d'Etat. Les médecins ont trouvé le cardinal Ferrata très gravement atteint et ont jugé nécessaire l'intervention chirurgicale, malgré la dépression du cœur et le diabète qu'ils ont constaté. Cette nuit, la situation est devenue encore plus grave, et tous les médecins, au nombre de six, ont été appelés au chevet du malade.

Ils ont pratiqué des injections stimulantes et des inhalations d'oxygène.

On craint de ne pas pouvoir faire l'opération ce matin comme il était convenu.

Le pape Benoît XV a exprimé le regret que le cardinal Ferrata n'habitât pas encore le Vatican. Il eût voulu l'aller voir et le reconforter. Il a chargé Mgr Mingone de porter au cardinal la bénédiction apostolique.

Le cardinal attend la mort avec sérénité. Il a fait ses adieux à ses parents et familiers d'une façon très émouvante.

La carrière du cardinal Ferrata

C'est un ami sincère que la France perd en la personne du cardinal Ferrata, qui, après avoir été au récent conclave le seul concurrent sérieux du cardinal della Chiesa, avait été choisi comme secrétaire d'Etat par celui-ci, devenu Benoît XV. Ce n'est, en effet, un secret pour personne que la lutte a été circonscrite entre ces deux éminents princes de l'Eglise, tous deux également dignes de la tiare.

Le cardinal Domenico Ferrata était né à Gradoli, diocèse de Montefiascone, le 4 mars 1847. En 1876, il avait été nommé avocat près les congrégations romaines et professeur de droit canonique au séminaire romain. Après avoir passé par l'administration des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, il était venu à Paris en 1879, en qualité d'auditeur à la Nonciature et camérier secret.

Noncé en Belgique le 29 mars 1885, il n'y séjourna que peu de temps, car le 2 avril de la même année il fut nommé archevêque titulaire de Thessalonique. En 1891 il revenait à Paris en qualité de nonce apostolique. Le 22 juin 1896, il était créé cardinal-prêtre du titre de Saint-Prisque et recevait le chapeau le 5 décembre suivant. Le 20 octobre 1908, il devenait préfet de la discipline des Sacrements. En janvier 1914, il était appelé à succéder au cardinal Rampolla dans la charge de secrétaire du Saint-Office ; bien que ces nouvelles fonctions n'eussent aucun caractère politique, elles accrurent encore son influence dans le sacré collège, où, à la mort de Pie X, il était tout puissant et déjà désigné pour la dignité suprême.

Une violente action se déroule au sud, à l'est et au nord d'Arras

Communiqués officiels du 10 octobre 1914.

15 heures

L'action continue dans des conditions satisfaisantes. Tout notre front de combat a été maintenu, malgré de violentes attaques de l'ennemi sur plusieurs points.

A NOTRE AILE GAUCHE, dans la région comprise entre La Bassée, Armentières, Cassel, des combats engagés entre les cavaleries opposées ont été assez confus, en raison de la nature du terrain.

Au nord de l'Oise, nos troupes ont marqué de réels avantages dans plusieurs parties de leur zone d'action.

Dans la région de Saint-Mihiel, nous avons fait des progrès sensibles.

23 heures

Les renseignements arrivés ce soir du grand quartier général ne nous signalent que des contacts entre les deux cavaleries au sud-ouest de Lille, une violente action au sud, à l'est et au nord d'Arras, et de très vives attaques de l'ennemi sur les Hauts de Meuse.

EN BELGIQUE

On annonce que Anvers a été pris hier, sans qu'on connaisse actuellement encore les conditions dans lesquelles cette place aurait été enlevée par l'ennemi.

EN RUSSIE

Des combats très vifs continuent sur la frontière de la Prusse orientale, où les troupes russes ont eu des succès partiels. Elles ont occupé la ville de Lyck.

Le siège de Przemyśl se poursuit dans des conditions favorables pour les Russes, qui ont pris d'assaut un des forts de la ligne principale.

Les journaux autrichiens avouent des défaites

ROME, 10 octobre (Dépêche Havas). — Les journaux viennois avouent que l'armée autrichienne, qui s'opposait à la descente des troupes russes en Hongrie, a subi des pertes considérables à Maramaros.

L'arrivée des troupes russes victorieuses a provoqué, dans le nord de la Hongrie, une confusion terrible. A Kaschau (ville de 50.000 habitants), sont arrivés 100.000 fugitifs. La misère est profonde. L'arrivée des trains provoque de véritables batailles entre les réfugiés et les citadins, qui s'efforcent d'empêcher les arrivants de descendre.

L'Arbeiter Zeitung affirme que les Autrichiens s'opposèrent, pendant dix-sept heures, à la marche en avant des Russes, mais qu'ils durent finalement se replier précipitamment, car il ne restait dans les rangs des Autrichiens plus un seul homme non blessé.

Les pertes allemandes

Une communication de Rome du 6 octobre aux journaux anglais dit que d'après une liste officielle publiée à Berlin, les pertes allemandes, au 1^{er} septembre, étaient de 117.000 hommes, tant tués que manquants. Les autorités allemandes admettent que les pertes totales au commencement d'octobre s'élèvent au moins à 300.000 hommes.

La Daily Chronicle fait remarquer que ces chiffres sont probablement au-dessous de la vérité et que, naturellement, ils ne tiennent pas compte des résultats des batailles récentes.

Le Times annonce que la 42^e liste des pertes prussiennes seulement porte le total des officiers tués à 1.535 non compris ceux ayant succombé à leurs blessures.

En 1870, le total des officiers prussiens tués a été de 1.871.

Le roi George et le prince de Galles re voient à Berlin leurs décorations allemandes

LONDRES, 10 octobre (Dépêche de l'Information). — Selon le correspondant londonien du Manchester Courier, le roi George et le prince de Galles auraient renvoyé, à Berlin, les décorations allemandes dont ils étaient titulaires.

Lord Roberts aurait également renvoyé au gouvernement allemand l'Aigle Noir, qui lui fut conféré après la guerre sud-africaine.

Un obus à Farnborough

La Daily Chronicle du 9 du courant prétend qu'un des serviteurs de l'impératrice Eugénie a trouvé, dans une halle entourant la résidence de Farnborough, un obus chargé, enveloppé dans un papier brun.

L'obus, qui portait la marque R F A 1907, a été remis à la police.

LE GOUVERNEMENT ABORD AUX

Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 10 octobre. — Le Conseil des ministres s'est réuni cet après-midi, sous la présidence de M. Poincaré.

Les réfugiés

M. Malvy a informé le Conseil qu'il a fait établir des notices individuelles concernant toutes les personnes de nationalité belge ou française réfugiées dans certains départements français à la suite de l'occupation de leur pays par les troupes allemandes. Le classement de ces notices, dont le nombre atteint environ un million, a exigé un travail considérable qui est aujourd'hui à peu près terminé. Des listes sont dressées pour la Belgique et pour chaque département d'origine ; elles seront incessamment publiées.

Les correspondances postales

M. Millerand a fait connaître que l'autorité militaire, afin d'accélérer les correspondances postales, admettait l'application des mesures suivantes :

Sont soustraits à la zone d'application du retard systématique imposé par les exigences de la défense nationale, les départements du Calvados, de la Seine-Inférieure, de Seine-et-Oise (moins l'arrondissement de Pontoise, de Seine-et-Marne (moins l'arrondissement de Meaux), du Loiret, de l'Yonne, de la Côte-d'Or.

Dans le reste de la zone des armées, le retard systématique est abaissé à trois jours ; il sera compté à partir de la date indiquée par le timbre du bureau d'origine, il ne sera pas appliqué aux correspondances originaires et à destination d'un même département ou d'un département limitrophe soumis lui-même au retard systématique.

Sont exemptées du retard systématique les correspondances adressées aux militaires des dépôts ou transitant par les dépôts.

Les dispositions particulières concernant le département des Vosges sont rapportées.

La collection d' "Excelsior"

C'est le document le plus complet
sur l'histoire de la guerre.

Les collections des numéros d'Excelsior parus depuis le commencement de la guerre ont obtenu un si vif succès qu'il ne nous reste plus, pour la fin de juillet et le commencement d'août, que les collections incomplètes.

Il nous manque en ce moment, pour le mois d'août, les numéros des 1^{er}, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 12 et 18 ; nous indiquerons ultérieurement, dans un avis aux lecteurs, la date à laquelle nous pourrions les leur fournir.

Les autres numéros d'août seront envoyés sur demande.

Nous pouvons toujours assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES à partir du 15 août, et aussi de notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

Anvers est tombé aux mains des assiégeants

On a lu d'autre part, au communiqué officiel, qu'Anvers a été pris par les Allemands à la suite du violent bombardement dont la ville a été l'objet. Voici les dépêches qui nous sont parvenues à ce sujet :

LONDRES, 10 octobre, 3 h. matin (Dépêche Havas, retardée dans la transmission). — Le Morning Post apprend de bonne source, qu'Anvers a été pris par les Allemands.

Le Bureau de la presse a consenti à la publication de cette nouvelle, mais a déclaré qu'il ne pouvait pas la confirmer.

La garnison avait été évacuée

AMSTERDAM, 10 octobre (Dépêche Havas). — On télégraphie de Berlin qu'on a reçu, du quartier général allemand, la dépêche officielle suivante, datée du 9 octobre :

Ce matin, plusieurs forts de l'enceinte intérieure des fortifications d'Anvers sont tombés. La ville est entre nos mains depuis midi. Le commandant et la garnison ont évacué les fortifications. Quelques forts seulement restent encore aux mains de l'ennemi.

Selon le correspondant du Handelsblad, à Roosendaal, les Allemands sont entrés à Anvers par le faubourg Berchem.

Le correspondant dit avoir reçu cette nouvelle d'un officier qui transportait des soldats blessés venant d'Anvers.

Ils sont entrés à minuit

LONDRES, 10 octobre, 4 heures matin (Retardée dans la transmission). — Le Daily Chronicle dit que les Allemands sont entrés à Anvers, à minuit. La population est calme. La plupart des habitants qui désiraient quitter la ville étaient partis avant le bombardement.

Un événement sans effet sur la situation militaire

LONDRES, 10 octobre (Dépêche Havas). — Le Times, parlant de la chute d'Anvers, dit que la possibilité de cet événement a toujours été prévue, qu'il ne peut nullement affecter directement la situation militaire actuelle.

Il libérera les troupes allemandes qui assiégeaient Anvers, mais les alliés enverront sur le front des effectifs équivalents. Les Allemands obtiendront un port vide, sans communication avec le monde extérieur ; la flotte anglaise empêchera que les Allemands n'utilisent effectivement la mer.

Les Allemands ne peuvent pas descendre l'Escaut dans un but de guerre, sans méconnaître la neutralité de la Hollande. S'ils méconnaissent la validité du contrôle hollandais sur la route maritime conduisant à Anvers, ils augmenteront leurs difficultés.

S'ils obtenaient le consentement des Hollandais à l'établissement d'une base navale à Anvers, ce qui est impossible à croire, ils ne pourraient encore rien faire avec ce consentement seul ; et l'unique avantage de la prise d'Anvers, pour les Allemands, est de leur fournir un point d'appui quand viendra le moment de les chasser de Belgique.

200 canons bombardaient la ville

OSTENDE, 9 octobre (Dépêche Havas). — L'artillerie employée au bombardement d'Anvers comprend 200 canons : les uns de 28 c/m., d'autres de 30 c/m. et enfin des obusiers de 42 c/m. Il y aurait même des canons de côtes portant jusqu'à 14 kilomètres.

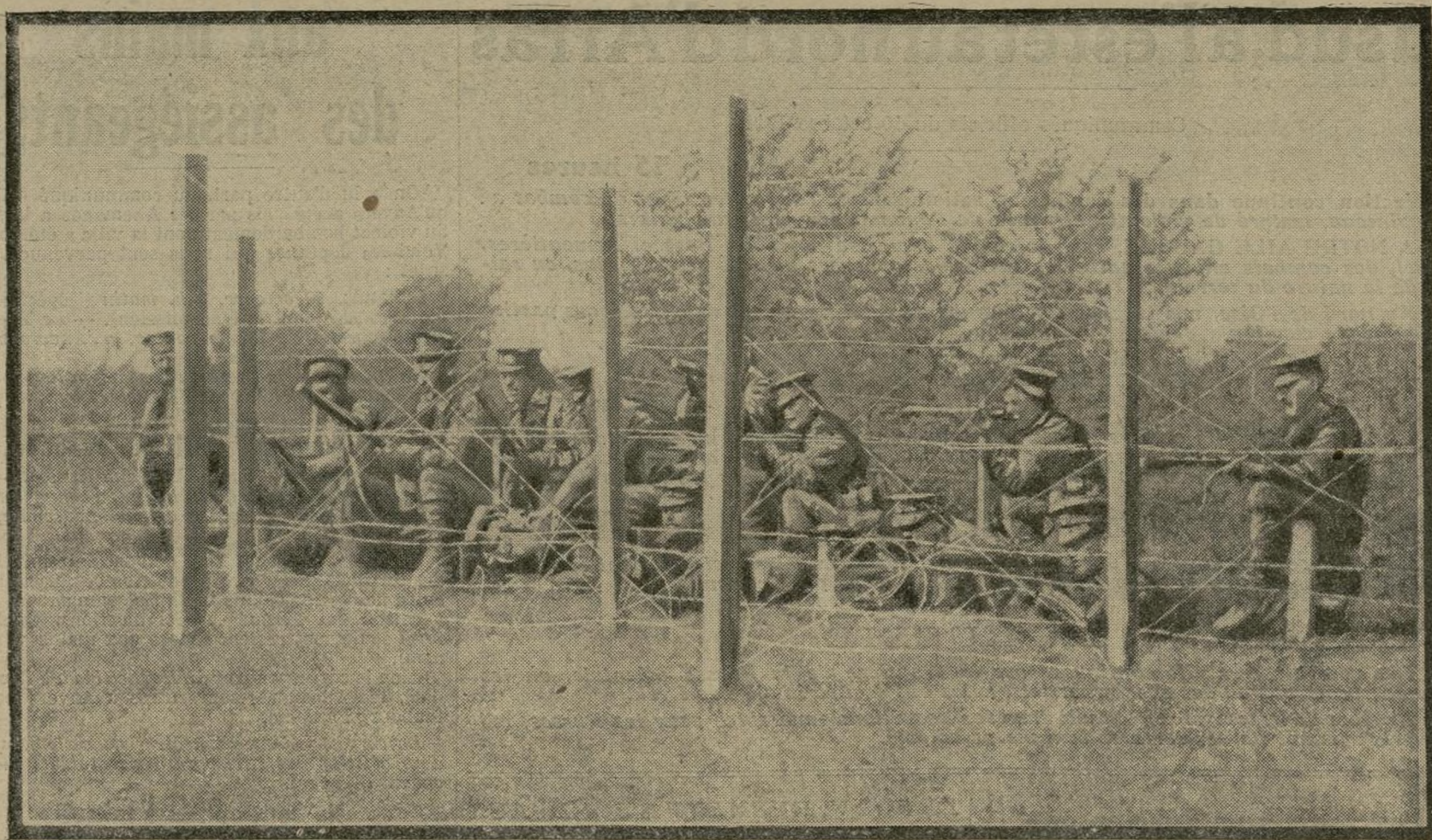
Avant-hier, le bombardement a commencé à 9 heures et demie et a cessé à 10 heures. Il a repris vers minuit, plus violent que jamais.

Le feu et la mitraille ont fait rage dans le quartier sud d'Anvers, durant toute la nuit, ainsi que dans le faubourg de Berchem. Un orphelinat, situé rue Louise, a été incendié par les obus, mais l'établissement avait été déjà évacué par les orphelins.

L'hôpital de Stuivenberg, abritant trois cents blessés, a été atteint par deux bombes, bien que le drapeau de la Croix-Rouge flottât à son faite. Les blessés ont été transportés à bord de deux navires amarrés dans le port. Malgré les efforts des Allemands pour incendier les bâtiments dans le port, ceux-ci n'ont pas été atteints.

Le palais de justice, qui avait été fortement endommagé, a été particulièrement consumé par le feu, l'eau ayant fait défaut aux sapeurs.

LES SOLDATS ANGLAIS EN EMBUSCADE



Au cours des récents combats, les troupes anglaises repoussèrent victorieusement la charge de la cavalerie ennemie. Voici, en embuscade, des fantassins alliés protégés par une haie de fils de fer, mettant en joie une patrouille de uhlans en reconnaissance. Pendant l'engagement, un Anglais blessé reçoit d'un de ses camarades un cordial réconfort.

LES PRISONNIERS ALLEMANDS AU TRAVAIL



Voici, prise dans une ville de province, une photographie représentant un groupe de prisonniers allemands au travail. On les voit débitant des arbres aux abords d'une forêt.

LES BONNES IDEES

Celles des journaux

Plus de bonnes allemandes

De Paris-Midi :

Au cours d'une enquête à laquelle je me suis livré dans différents quartiers de Paris et notamment dans ceux de l'Ecole militaire et de la gare de l'Est, j'ai acquis la certitude qu'il restait dans la capitale plus de deux mille *bonnes, fraulein, demoiselles de compagnie ou employées allemandes*.

Toutes ne sont pas certainement du même fagot que la petite bonne de La Ferté-Maccher, mais l'exemple d'une de ces femmes allemandes se livrant à l'espionnage suffit à justifier toutes les craintes.

Dans les villes frontalières de l'Est où le service du contre-espionnage est sans cesse en activité on arrête autant de femmes espionnes que d'hommes espions.

A Paris où une femme peut plus facilement se cacher et se créer un secret de situation, les services d'espionnage allemand doivent les utiliser.

Méfions-nous donc et demandons à nos lecteurs de *bonnes* sans pitié toutes les *bonnes* allemandes qu'ils connaissent.

C'est un produit *Made in Germany* qu'il faut boycotter au même titre que les tétins empoisonneuses que les Allemands nous vendaient pour faire prendre le lait à nos enfants.

Boycottons tout ce qui est allemand.

Plus de bonnes allemandes, c'est bien. Mais ce n'est là qu'un premier point. C'est tout ce qui est allemand qu'il nous faut désormais bannir de chez nous. A ce propos, M. Péladan écrit dans le *Figaro* :

Nous savons vaincre, nous ne savons pas haïr. Il faudra l'apprendre. Nos morts le veulent ; nos blessés l'attendent ; les mères, les sœurs, les épouses, les amantes l'exigent.

Plus d'allemand sur les lèvres, sur la scène, plus de langue allemande en terre de France. Est-ce qu'on peut encore avoir un ami allemand ? Que pourrait-on écouter ? Que pourrait-on répondre ?

Avec cette race, qui a tenté notre extermination, il ne saurait plus y avoir aucun rapport de sociabilité. Trop de sang et de larmes ont coulé sous leurs coups ; et nous serions des espèces de traitres si, la guerre finie, nous ne tenions pas les Allemands comme maudits, comme les excommuniés de la civilisation.

Plus de *bonnes* allemandes, c'est le premier point. Si l'opinion ne se hérise pas, les *fraulein* reviendront. Nous devons réserver les gagne-pain aux trois races qui sont devenues nos sœurs dans la détresse.

Plus d'allemand dans les programmes universitaires, et c'est le second point. Ici on va hurler peut-être. Cependant, n'est-il pas démontré que nous ne pouvons parler avec eux que par le fer ; n'est-il pas entendu que nous ne devons plus commercer ? A quoi donc servirait l'étude de l'allemand ?

Dans quelle famille cette langue sauvage pourrait-elle résonner demain sans offenser une tombe, sans raviver une blessure, sans raviver une angoisse ?

Plus d'allemand sur la scène : c'est le troisième point. Je ne cesserais pas d'être admirateur éperdu de *Parsifal* et de voir dans Wagner une incarnation de Dionysos, mais je ne veux plus entendre que sa musique, et jamais, sous aucun prétexte de dilettantisme, Paris ne doit supporter qu'on chante en allemand.

Plus d'auteurs allemands au théâtre.

Le pilori

Du *Télégramme*, de Toulouse :

Les crimes commis par les Allemands contre le droit de la guerre et le droit des gens sont l'objet de protestations indignées ; peut-être ne se préoccupe-t-on pas assez de les prévenir en cherchant et en indiquant les moyens de les punir. Sans doute, ces répressions ne pourraient pas toujours être mises immédiatement à exécution ; mais la menace qu'elles constitueraient serait de nature à inspirer aux barbares de sages réflexions qui modéreraient leur fureur destructive et sanguinaire.

L'un de ces moyens consisterait à publier les noms des chefs qui auraient ordonné les actes de sauvagerie contre les hommes et les choses, que la presse signale tous les jours. On dirait, par exemple : C'est tel général qui ordonnait, tels et tels officiers qui ont exécuté la destruction de Louvain ; c'est tel autre qui a fait bombarder Reims et sa cathédrale ; tel autre qui a brûlé ce village et en a massacré les habitants ; tel chef a fait marcher la population civile au-devant de ses troupes ; tel autre l'a obligée à travailler aux tranchées, etc., etc.

En un mot, il est très bien de signaler les crimes comme l'a si bien fait la mission officielle belge envoyée aux Etats-Unis, mais il serait encore mieux de signaler les coupables.

Le châtimement

Dénoncer les coupables et les flétrir, c'est bien ; les châtier est mieux encore. Un journal gouvernemental d'Anvers, la *Métropole*, publie une lettre émanant d'une haute personnalité belge et invitant ses compatriotes à faire ériger, après la libération du territoire dans toutes les villes et dans tous les villages où les Allemands commirent des atrocités, un monument commémoratif mentionnant les forfaits commis et le nom des victimes.

« Ce témoignage, dit la *Métropole*, perpétuera le souvenir de nos souffrances, l'héroïsme de nos martyrs, l'ignominie de nos bourreaux. Il faut que partout, en Belgique, où ces crimes furent commis, se dresse ce terrible *memento* — à la fois *memento* de gloire pour les victimes et d'opprobre pour les assassins. »

La *Métropole* espère que les alliés exigeront une autre satisfaction : c'est qu'une centaine parmi les officiers de l'armée d'invasion allemande en Belgique jugés les plus coupables par un tribunal international d'enquête, soient publiquement exécutés dans les principales villes belges, à Louvain, Tournai, Dinant, Andennes, Termonde, où ils ont perpétré leurs crimes.

L'utilisation des trophées

De l'Action :

Des trophées sont exposés à Nancy. A Lyon, on en peut voir un très grand nombre, avions, caissons d'artillerie, cuisines roulantes, canons, etc. Tout cet important matériel est l'objet d'une curiosité grave et digne. Les Lyonnais la regardent longuement et se disent :

« Voilà ce que nos troupes ont conquis sur les hordes teutoniques. L'armée de la France est une armée de héros ! »

Alors ils s'éloignent, emportant en eux le réconfort de l'espoir.

Pourquoi les Parisiens ne connaîtraient-ils pas leur tour cette noble émotion, génératrice de force ?

On sait quel traitement odieux est infligé à nos soldats prisonniers, en certaines villes allemandes. Un journal de Munich, les *Münchener Neueste Nachrichten*, nous a fait connaître que dans la capitale bavaroise ils sont parqués dans une sorte de camp, le Lechfeld. Une barrière de ronces artificielles les enferme. Et le public, moyennant 20 pfennigs, est admis à venir se repaître de ce spectacle, que les pangermanistes disent être « une fête pour tout bon Allemand ». Fête de cannibales incapables de concevoir le respect dû à l'ennemi tombé !

Nous n'en sommes pas là, nous, Dieu merci ! La danse du scalpe ne sera jamais une danse française. Nous pêcherions bien plutôt par excès de délicatesse et de sensibilité. On ne nous montre pas de prisonniers, et nous ne souhaitons pas d'en voir. En revanche, nous sommes impatients de contempler les témoins de l'héroïsme français, et nous savons que Vincennes en regorge. Ce ne sont pas des hommes que nous voudrions parquer, mais simplement des appareils de guerre. Et nous donnerions même un peu plus des 20 pfennigs munichoises — cinq sous — pour être admis à défilé devant eux. Excellente source de profit pour nos caisses de secours aux blessés militaires....

Pour le couchage des soldats

Du Journal :

Le sac de couchage que nos soldats emportent en manœuvres est un sac de toile, de grosse toile : paillasse. Or, les soldats anglais sont munis de couvertures imperméables et les soldats allemands de sacs rembourrés. Ne pourrait-on doter nos soldats d'un sac de couchage fait d'un tissu imperméable et doublé d'une flanelle ou d'une étoffe chaude ? La doublure pourrait subir telles modifications qu'on voudrait, mais l'étoffe de dessus devrait être imperméable. Dans un tel sac on pourrait, mieux que roulé dans une couverture que l'humidité pénètre, braver les intempéries, puisqu'il nous faut envisager une campagne d'hiver.

Que pourrait-on objecter à cette idée ? La difficulté de transporter et de distribuer ces sacs ? Serait-elle plus considérable que de transporter et distribuer les approvisionnements ? La dépense ? Peut-elle être une question quand il s'agit de la santé, de la vie peut-être de nos combattants ? S'ils doivent endurer les maux d'un hiver en Allemagne, ne doit-on pas prendre toutes les mesures possibles pour éviter qu'aux balles meurtrières de l'ennemi viennent s'ajouter les bronchites et les pneumonies meurtrières aussi ?

Des sacs imperméables et chaudement doublés, c'est le vœu de toutes les mères !

Celles de nos lecteurs

Du tabac pour nos soldats

On nous écrit :

Tous les bureaux de tabac de France vendent des produits de maisons allemandes — soutenus de capitaux allemands et dirigés par des Allemands. Certaines de ces maisons ont des tableaux-annon-

ces lumineux très connus qui leur appartiennent en propre et dont elles ont réglé l'emploi.

Il est monstrueux de penser que nos recettes budgétaires servent ainsi les intérêts commerciaux de nos ennemis. Il est monstrueux que l'administration de la Régie française persiste à garder en dépôt dans ses magasins les cigarettes allemandes Batschari, Manoli, Dandy, Gibson-Girl, Mercédès, Radium, etc. Puisque ces cigarettes appartiennent aux ennemis et qu'elles ne sont pas payées, puisqu'elles sont en consignment, ne pourrait-on en faire profiter nos petits soldats, si elles sont fumables ? Une grande administration française comme la Régie devrait être la première à montrer l'exemple du boycottage des ennemis. Nos braves amis anglais n'ont pas mis si longtemps à boycotter les produits allemands.

UN FUMEUR DE CAPORAL ORDINAIRE.

Eau de Pologne ou eau de Bruxelles ?

On se souvient que les *Annales* ont proposé de débaptiser l'eau de Cologne.

Une lectrice nous écrivait l'autre jour : « Le nouveau nom de cette eau de toilette est tout trouvé : pourquoi pas eau de Pologne ? » Une autre suggérait « eau de Bruxelles ». Une Anversoise nous adresse à ce propos les lignes suivantes :

Votre journal, dans son numéro du dimanche 27 septembre, donne une très bonne idée au sujet de débaptiser l'eau de Cologne en eau de Bruxelles. Ne vous empressez pas à réaliser cette proposition, car Cologne pourrait bien devenir belge et, dans ce cas, il faudrait maintenir le nom par simple amitié pour la Belgique.

Des couvertures pour les blessés

Le comte Louis d'Haurincourt, doyen des Habits rouges, nous écrit :

Il devient très difficile de trouver dans les magasins des couvertures pour les blessés. Voici une idée que vous voudrez bien communiquer à vos lecteurs, sportsmen comme moi et dont les chevaux de concours de chasse ou de course ont été réquisitionnés.

Bien savonner les couvertures de chevaux laissées dans nos écuries tristement désertes et y découper d'excellents rugs qui tiendront chaud à nos braves soldats dans les trains d'ambulances.

Je viens de la sorte d'en confectionner une douzaine très confortables.

Le bric-à-brac de la guerre

A propos des armes prises à l'ennemi ou abandonnées par lui sur les champs de bataille, un lecteur nous suggère une idée qui, mise à exécution, serait, croit-il, susceptible de « fournir des fonds considérables pour le mieux-être de nos blessés ». La voici :

Que fera-t-on des armes prises à l'ennemi ou ramassées sur les champs de bataille en quantités considérables ?

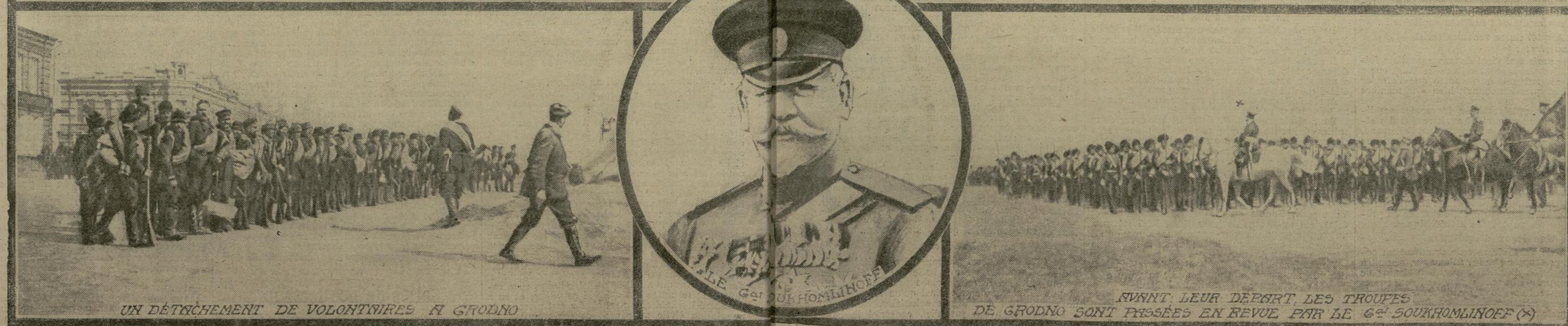
Ne serait-ce pas là la vivante image de la venue des BARBARES en l'an 1914 sur notre sol chéri, pour chaque famille française ?

Il suffirait de céder, moyennant un taux minime, dix francs, par exemple, un fusil ou un mousqueton ; cinq francs un sabre de cavalerie ; trois francs un casque ou une baïonnette, et quel Français ne voudrait avoir à tel prix un pareil souvenir ! De ce fait, de telles sommes importantes ne seraient-elles pas recueillies pour d'impérieuses fins !

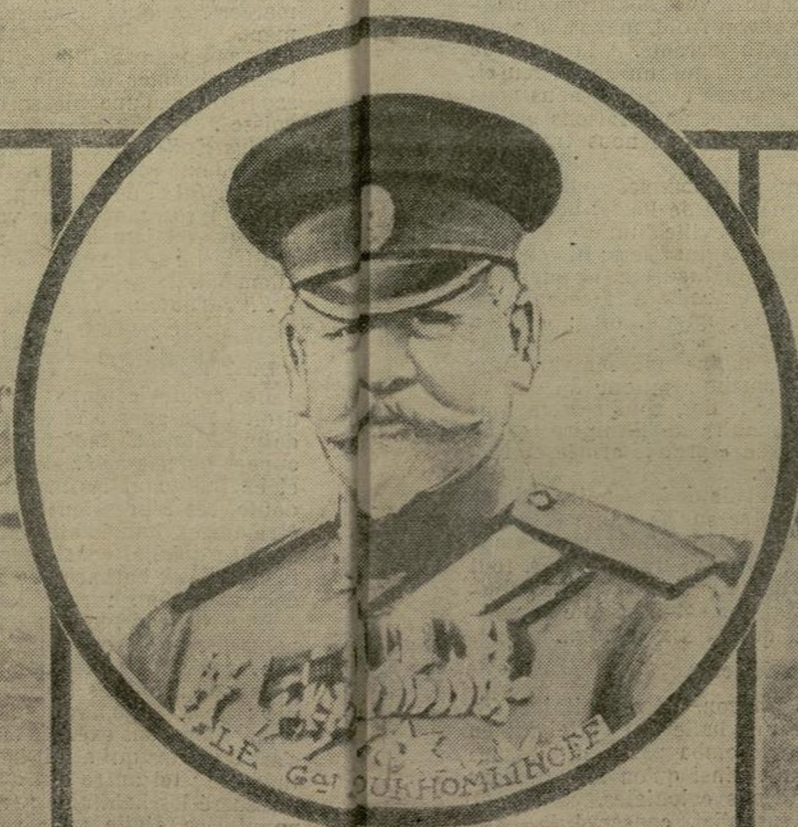
L'armée russe en campagne. -- Avant le départ sur le front



LE DÉPART D'UN RÉGIMENT DE COSAQUES DE LOURNE



UN DÉTACHEMENT DE VOLONTAIRES À GRODNO



AVANT LEUR DÉPART, LES TROUPES DE GRODNO SONT PASSÉES EN REVUE PAR LE G^{ral} SOUKHOMLINOFF (X)

Nous avons dit que sur le front oriental de la guerre, l'armée russe avait refoulé les troupes prussiennes qui s'étaient avancées jusqu'à Augustow. Elle a pénétré en Prusse orientale, a occupé Margyrabowa, Lyck et Bialla, ramenant par conséquent l'ennemi jusqu'à la région des lacs. Nous reproduisons ici plusieurs photographies prises au début des hostilités. Elles représentent les cosaques de l'Oural passés en revue avant leur départ pour le front et le général Soukhomlinoff qui vient d'être nommé chef d'état-major général de l'armée russe.

Ayuntamiento de Madrid

LA GUERRE ANECDOTIQUE

Un émule du chevalier d'Assas

Du Temps :

Le sergent X..., du ...^e régiment d'infanterie, vient de renouveler l'exploit héroïque du chevalier d'Assas.

J'en détache la relation dans une lettre écrite à ses parents par un soldat de ce régiment :

« Une nuit, le sergent X..., était aux avant-postes, avec quinze hommes, lorsqu'il aperçut des ombres qui s'approchaient. Il s'avança seul, pour ne pas exposer ses hommes à une méprise : c'étaient des Allemands qui marchaient dans l'ombre et tentaient de se faire passer pour des Anglais. Le sergent fut brusquement entouré et désarmé. Un officier le menaça de mort s'il donnait l'éveil au poste qu'il voulait surprendre. Le sergent n'hésita pas, il cria :

« — A moi les amis ! Tirez-moi dessus, ce sont des Boches ! »

« Un feu de salve couvra à terre la plupart des Allemands et leur officier, tandis que le sergent, qui, par miracle, avait été épargné par les balles françaises, put rejoindre ses hommes. »

Le stratagème d'un aviateur russe

Un aviateur russe qui avait survolé le territoire ennemi en compagnie d'un officier observateur avait été obligé, à son retour, d'atterrir par suite d'une panne de moteur.

Le pilote et l'officier portaient des costumes de cuir sans aucun insigne. Brusquement, tandis qu'il travaillait au moteur, sept soldats autrichiens, commandés par un sous-officier, passaient au sommet d'une colline. Toute résistance était impossible, car les aviateurs ne possédaient que des revolvers.

L'officier russe, heureusement, parlait l'allemand. Appelant énergiquement le sous-officier autrichien, il lui ordonna, d'un ton péremptoire, de venir l'aider. Celui-ci se croyant en présence d'un de ses supérieurs s'empressa d'obéir. Bientôt le moteur était en marche et, de l'avion qui décrivait des spirales, tomba un papier remerciant les Autrichiens de l'aide qu'ils avaient apportée à des Russes.

Les larmes du turco

Du Matin :

Gare Saint-Lazare, le bras en écharpe, un turco pleure à chaudes larmes. Un capitaine du même régiment, blessé à la tête, s'approche.

— Pourquoi pleures-tu ? Est-ce ta blessure ?

— Ah ! ma capitaine !... ma capitaine !...

Impossible d'en tirer autre chose.

Enfin, un camarade intervient et explique qu'Abderrhaman est titulaire des médailles militaires, du Tonkin, de l'Annam et du Maroc. Lorsqu'il a reçu un écolat d'obus qui lui a broyé le bras, il s'est évanoui, et les Allemands lui ont arraché toutes ses décorations.

Sans rien dire, le capitaine descend cour de Rome, hèle un taxi-auto, et, moins d'un quart d'heure après, il revient avec les médailles achetées par lui.

Abderrhaman, pieusement, embrasse ses médailles d'abord, la main de l'officier ensuite et, pleurant toujours, mais de joie, cette fois, il reprend sur un autre ton sa litanie.

— Ah ! ma capitaine ! Ah ! ma capitaine !...

A quoi ils se reconnaissent

De l'Intransigeant :

Un de nos amis, qui vient de traverser deux fois les lignes allemandes aux environs de V..., nous a conté le trait suivant, qui montre que l'officier dont il est ici question connaît bien « la manière allemande » :

— Un de nos officiers les a traversées ces lignes, il y a quelques jours. Il avait revêtu des effets civils, et, parlant très correctement l'allemand, circulait à bicyclette. Comme il venait de quitter V..., une sentinelle l'arrêta :

— Halte-là ! lui cria-t-elle.

— Ferme ta gueule ! lui répondit l'officier en excellent allemand.

Instantanément, le soldat joignit les talons, rectifia la position et laissa passer. A l'aménité de la réponse, il n'avait pas douté de se trouver en présence d'un de ses supérieurs hiérarchiques.

Une leçon d'équitation.

Le Retch de Varsovie raconte comment un cosaque, fait prisonnier par les Allemands, réussit à donner une leçon d'équitation à un capitaine de uhlans et en profita pour regagner les lignes russes en ramenant toutefois le capitaine comme prisonnier de guerre.

Ce cosaque avait été pris près de Lodz et amené à Petrokof, où son cheval et lui étaient l'objet de la curiosité générale. Un capitaine de uhlans monta sur le cheval cosaque et essaya de le faire trotter. Mais les chevaux cosaques n'obéissant qu'à la voix de leur maître et non pas aux appels de guides ou de jambes, ce cheval refusa d'avancer d'un pas.

« Laissez-moi monter derrière vous », dit le cosaque. Il y avait trop de soldats dans la ville pour qu'on pût penser à une évasion.

L'officier accepta en riant. Le cosaque bondit sur sa monture, poussa deux cris gutturaux. Le cheval s'élança, en plein galop, au travers des Allemands étonnés. Aucun d'eux n'osa tirer, craignant de blesser le capitaine. Le cosaque rejoignit sa sootnia dans la nuit, avec son prisonnier, qu'on transporta sans tarder dans les lignes arrières, en lui donnant comme monture un cheval allemand, plus aisément maniable.

Le caporal Jean Véber

Du Petit Niçois :

Pierre-Constant, le jeune compositeur de marches militaires, réformé il y a quelques années, se présente au bastion Champéret, bureau de recrutement. Il va s'engager. Dans son empressement, il heurte un monsieur décoré de la Légion d'honneur, grand, sec, âgé de cinquante environ, mais extraordinairement jeune de visage et d'allure :

— Veuillez m'excuser, monsieur, je...

— C'est toi !...

— C'est vous !...

Le monsieur décoré est Jean Véber, le peintre le plus spirituel de l'Ecole française.

— Et où vas-tu, petit ?

— Là, fait l'autre, désignant le bureau.

— Moi, j'en viens. Que veux-tu ! mon fils est à Verdun. Ma femme et mes autres enfants sont dans le Midi, tout va bien. Alors, j'ai demandé à reprendre du service. Même à mon âge, on peut être utile. J'ai bon pied, bon œil. Et la preuve, c'est que j'ai été reconnu « bon ». J'ai même pu choisir le régiment où je vais commander...

— Et, quel est votre grade, cher maître ?

Et Jean Véber de répondre d'une voix vibrante, avec un grand geste de ses bras démesurés :

— Caporal, petit !

L'humour suisse

Les Suisses se moquent avec esprit des Allemands. L'agence Wolff inonde leur pays de nouvelles fausses et ridicules, et c'est ainsi qu'elle annonçait l'autre jour la capture de 40.000 soldats et de 4 généraux français dans une seule bataille.

Un libraire de Fribourg afficha à sa devanture la dépêche de Wolff, après en avoir modifié légèrement le texte de la façon suivante :

« Grande victoire allemande : 40.000 généraux et 4 soldats prisonniers. »

Cette grande victoire a eu un gros succès de gaieté dans toute la Suisse.

Une leçon méritée

La scène se passe à Marseille, dans un tram. A haute voix, deux jeunes dames, aussi frivoles l'une que l'autre, parlent toilettes et chiffons, se demandant ce que l'on portera cet hiver et quelle sera la couleur de la saison. Assis près d'elles, un officier blessé les écoute tristement, sans rien dire. A un arrêt, il est obligé pour descendre de passer devant elles et, s'inclinant : « Mesdames, dit-il, je ne m'y connais guère en rubans et en chiffons ; mais je peux bien vous dire que, cet hiver, la couleur à la mode sera le noir. »

Le courage d'une femme

Le Daily Mail raconte, d'après le World de New-York, un bien intéressant acte de bravoure accompli par une femme, à Anvers.

Il s'agit de Mme Winterbottom, femme d'un officier anglais et originaire de Boston. Cette dame a mis son automobile, qu'elle conduit elle-même, à la disposition de l'hôpital de campagne.

Après l'attaque d'un fort, on avertit qu'il contenait des blessés demandant des soins urgents.

Pour atteindre ce fort, il fallait traverser deux milles de route balayée par le feu ; des corps d'hommes tués embarrassaient le chemin.

Avant qu'aucun autre ne se soit proposé, la grosse voiture grise descendit la route avec, au volant, la charmante figure de la jeune femme américaine. Accroché au marche-pied longitudinal se tenait le chauffeur. Derrière Mme Winterbottom se tenait un photographe du Kansas, M. Donald Thompson. Tandis que les boulets passaient et éclataient au-dessus de leurs têtes, M. Thompson put constater que la courageuse jeune femme était aussi calme que lorsqu'elle conduisait le long de la Commonwealth Avenue.

En atteignant le fort, les boulets l'enveloppaient littéralement, mais elle put remplir sa voiture de blessés et retourner vers les lignes belges.

Ce qu'ils écrivent

De l'Intransigeant :

Deux soldats causent avec animation. Il faudrait pouvoir traduire, en écrivant, les intonations de leur dialogue. Ce sont deux paysans. Ils sont au café, ils vont écrire à leurs parents. Le premier, qui a terminé, lit sa carte postale à l'autre :

« Mes chers parents, je vous dis adieu. Je ne

vous reverrai peut-être jamais. Je vous embrasse. »

Alors, l'autre, avec une sentimentale indignation : — Eh bien ! voilà ce que je leur écris, aux miens :

« Nous sommes à 30 kilomètres de la frontière, nous allons tous bien, on mange beaucoup. Les chevaux ont de la paille. Vive la France ! Je vous embrasse. »

Authentique.

Mais il y a des soldats qui n'observent pas le même laconisme ; aussi ne faut-il pas s'étonner que leurs lettres ne parviennent pas à destination. Nous n'en voulons pour preuve que la mésaventure arrivée à une Parisienne, dont le mari, mobilisé, est sur le front. C'est encore à l'Intransigeant que nous empruntons les lignes que voici :

La femme d'un mobilisé reçoit, il y a quelques jours, une lettre portant le timbre des armées en campagne. Mais elle ne reconnaît point l'écriture. Qui peut lui adresser cette lettre ? Elle décachète et tire de l'enveloppe une seconde lettre, dont l'enveloppe porte bien, cette fois, l'écriture de son mari. Mais elle est déjà décachetée et vide, elle ne contient qu'un petit billet portant cette locution inscription :

« Madame, votre mari se porte bien, mais il est trop bavard ! »

Le brave réserviste avait eu des loisirs et donnait des détails... Mais l'autorité militaire veillait...

Un bon tour

Extrait d'une lettre que nous adresse un lecteur d'Excelsior :

Rencontré à la gare un convoi d'Allemands. Un officier allemand se prélassait dans le premier wagon. On l'a interviewé et il a fait un récit extraordinaire : c'est un Parisien, nommé B..., qui faisait ses études dans une école technique supérieure sous un nom allemand. A la mobilisation, on nomme lieutenants tous les élèves. Il part et arrive sur le front. En débouchant devant les troupes françaises, il commande crosse en l'air et agite un mouchoir blanc. Ses cinq cents hommes se sont rendus sans tirer.

Ce récit a été confirmé par quatorze officiers allemands, faits prisonniers du même coup, et qui s'apprétaient à faire un mauvais parti à leur camarade.

La vie en campagne

Une lectrice d'Excelsior nous communique une intéressante lettre qu'elle vient de recevoir de son fils, maréchal des logis au ... et dont nous extrayons les lignes suivantes :

En ce moment nous sommes en batterie dans un bois ; depuis deux jours nous couchons dans la forêt sous une sorte de tente faite de branchages, recouverte avec de grandes branches de sapin et de la paille ; comme matelas, de la paille ; on est très bien pour reposer, et la nuit, avec nos grands manteaux, nous n'avons pas trop froid, malgré la pluie qui tombe, par instants, à torrents. A la porte de notre cahute, nous avons allumé un grand feu et, le matin, quand nous sommes mouillés, nous nous séchons autour du brasier, et nous faisons griller de grandes tranches de pain que nous trempions dans un bon café.

Je suis très heureux, mes hommes sont gentils, sont très gais et presque tous de Paris ; nous parlons tous les jours de cette ville lumineuse et nous nous rappelons les différents quartiers ; tu vois que nous ne sommes pas très malheureux et que nous nous habitons bien. J'entends à l'instant, un de mes servants qui, en blaguant, dit : « On a tout de l'homme des bois ! » Et c'est vrai. Pas débarbouillés depuis au moins une semaine, une barbe de sapin, un mouchoir autour du cou et notre grand manteau sur le dos, nous ressemblons presque aux vieux grenadiers de l'Empire, et on peut dire fièrement que la « grande armée de Napoléon » a fait des petits.

Je t'écris en ce moment de dedans notre cabane (style indien) à plat ventre sur la paille et ayant comme table le plancher. Mes hommes, mes camarades plutôt, chantent ; notre vieux capitaine, tout barbu lui aussi, vient de nous lire de bonnes nouvelles ; aussi chacun manifeste-t-il sa joie en sautant et en chantant à qui mieux mieux...

Le fétiche

En 1870, le général Trochu, alors capitaine, fut blessé à Bazeilles par une balle qui l'atteignit en pleine poitrine. Il ne succomba pas à sa blessure et put s'illustrer depuis, ainsi qu'on le sait, dans de nombreuses expéditions coloniales.

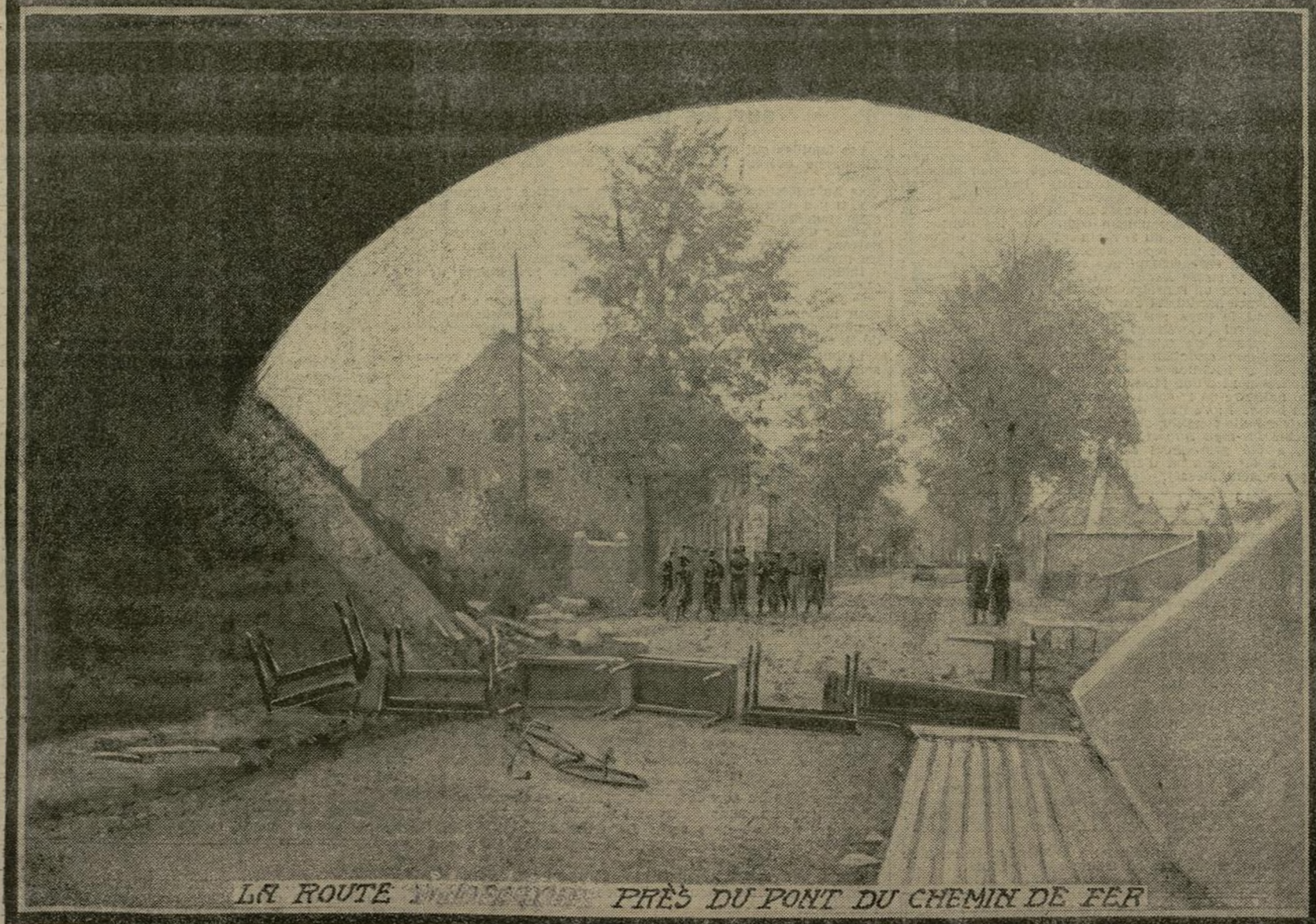
Le général avait, jusqu'ici, conservé la balle extraite de sa blessure... Comme son fils, nommé sous-lieutenant au 10^e hussards, gagnait son régiment dès le début des hostilités, le général voyait lui a remis la balle qui le blessa voilà quarante-quatre ans. C'est pour le jeune sous-lieutenant un fétiche dans lequel il a la plus touchante confiance.

LA DÉFENSE

PAR LES TROUPES BELGES



UNE MITRILLEUSE BELGE DÉFENDANT UNE ROUTE PRÈS D'UN VILLAGE.



LA ROUTE PRÈS DU PONT DU CHEMIN DE FER

Parmi les nombreux combats que l'armée belge livra aux troupes allemandes, ceux qui se déroulèrent à furent particulièrement violents. Pied à pied, les braves soldats du roi Albert défendirent les rues de la ville, dans lesquelles ils avaient établi, pour se protéger des balles ennemies, de nombreuses barricades de fortune.

Légion d'honneur et médaille militaire

Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur :

Pour la dignité d'officier :
Le lieutenant-colonel de cavalerie **Rampont**, chef d'état-major du corps de cavalerie, blessé à mort ; le chef de bataillon **Huault**, du 248^e d'infanterie ; le colonel d'infanterie coloniale **Poirier**, commandant du 248^e d'infanterie ; le capitaine **Cléret-Langavant**, du 247^e d'infanterie ; le capitaine de réserve de **Truché**, du 26^e d'infanterie ; le lieutenant-colonel **Chauvet**, du 246^e d'infanterie ; le chef d'escadron **Bonnichon**, du 53^e régiment d'artillerie.

Pour la dignité de chevalier :
Le capitaine d'infanterie breveté **Goubaux**, stagiaire à l'état-major du corps de cavalerie ; **M. d'Andigné**, capitaine de réserve de cavalerie à l'état-major de la 1^{re} division de cavalerie ; le sous-lieutenant **Sarda-Rocor**, du 7^e hussards ; le capitaine **Morion**, du 50^e régiment d'artillerie ; le lieutenant de réserve **Rollin**, du 247^e régiment d'infanterie ; le médecin-major de 1^{re} classe de réserve **Lenormand**, du 247^e d'infanterie ; le lieutenant de réserve **Gabriel**, du 66^e bataillon de chasseurs ; le lieutenant de **Vaubanc**, du 294^e régiment d'infanterie ; le lieutenant **Maréchal**, du 294^e d'infanterie ; le capitaine **Villacore**, du 32^e régiment d'artillerie ; le capitaine **Sabouret**, du 40^e régiment d'artillerie ; le capitaine **Desbois**, du 26^e d'infanterie ; le sous-lieutenant **Hulot**, du 2^e bataillon de chasseurs (belle conduite au feu, grièvement blessé) ; le lieutenant d'artillerie **Radisson**, du 1^{er} groupement d'aviation de l'état-major particulier du ministre.

Pour la médaille militaire :
Le maréchal des logis **Leroux**, du 23^e régiment de dragons (blessé d'une balle dans la tête au cours d'une reconnaissance, continue à observer l'ennemi et à renseigner son officier) ; le cavalier **Josset**, du 2^e régiment de hussards (blessé d'une balle dans la cuisse, est resté à cheval et a continué sa mission, malgré une énorme perte de sang) ; le maréchal des logis **Roussel**, du groupe d'artillerie de la 1^{re} division de cavalerie (blessure grave au genou) ; **Rolge**, gendarme de la prévôté de la 1^{re} division de cavalerie (blessé à la cuisse, a continué à combattre) ; **Baron**, sergent automobiliste à l'état-major de la 1^{re} division de cavalerie (grâce à son sang-froid et à son énergie, a manœuvré sous une grêle de balles et a pu amener son général blessé à mort) ; **Georgelin**, soldat automobiliste à l'état-major de la 1^{re} division de cavalerie (même citation) ; l'adjudant **Canal** et le sergent **Ducomb**, du 24^e régiment d'infanterie coloniale (ont pris un drapeau à l'ennemi) ; le sergent réserviste **Chevalier**, du 271^e régiment d'infanterie (blessé sérieusement, est resté à la tête de sa demi-section) ; le caporal réserviste **Bourdon**, du 248^e régiment d'infanterie (a essayé de ramener dans nos lignes le corps d'un officier tué ; cerné dans le coin d'un bois par une demi-douzaine d'Allemands, s'est énergiquement défendu à coups de crosse et a réussi à se débarrasser de ses adversaires) ; le soldat réserviste **Renard**, du 27^e régiment d'infanterie (blessé à la tête, a continué à combattre) ; le maître-pointeur **Leroux**, du 4^e d'artillerie (blessé par un éclat d'obus à la figure, a continué à exercer sa fonction de pointeur pendant que sa batterie était soumise à un feu des plus violents) ; le sergent-fourrier **Lemordant**, du 6^e régiment de génie (a été blessé d'une balle à la jambe en ramenant au feu des hommes de sa section) ; l'adjudant chef **Raguet**, du 261^e régiment d'infanterie (a été blessé à l'épaule et a montré beaucoup de bravoure) ; le soldat de 2^e classe **Albrecht**, du 261^e régiment d'infanterie (a été chercher une mitrailleuse abandonnée, malgré un feu violent, bien que n'appartenant pas à une section de mitrailleuses) ; le sergent **Bourdin**, du 66^e bataillon de chasseurs (grèvement blessé, est resté à son poste de combat et n'a été à l'ambulance que contraint par son chef de section) ; le sergent **Didelot**, du 35^e régiment d'infanterie (par sa bravoure et son sang-froid, a protégé la retraite de blessés harcelés par un groupe de douze uhlans dont il en a abattu neuf à coups de fusil ; a été lui-même blessé légèrement) ; l'adjudant **Menge**, du 355^e régiment d'infanterie (belle conduite sous le feu ; a été blessé à la tête de sa section dans un mouvement offensif hardiment conduit) ; l'adjudant **Morel**, de la 56^e division d'artillerie (grèvement blessé dans l'exécution d'une mission qui venait de lui être confiée — la réparation d'un fil télégraphique coupé par les obus) ; le maréchal-des-logis **Coste**, du 3^e régiment de hussards (s'étant déjà distingué dans une reconnaissance délicate, a été blessé assez grièvement en exécutant une seconde reconnaissance) ; le cavalier de 2^e classe **Macille**, du 3^e régiment de hussards (chargé d'apporter un renseignement de la plus haute importance, s'est lancé hardiment à travers les troupes allemandes qui occupaient le pays ; a essayé une volée de mitraille, a eu son cheval grièvement blessé sous lui ; est arrivé néanmoins jusqu'à ses officiers où son cheval est mort en même temps qu'il remettait son renseignement) ; le capitaine **Ducarde**, du 6^e bataillon de génie (grièvement blessé dans l'accomplissement d'une mission) ; **Meneau**, élève du service de santé militaire de Lyon (a été grièvement blessé en relevant des blessés) ; l'adjudant **Poisson**, du 41^e régiment d'artillerie (très belle conduite au feu, a été grièvement blessé) ; le maréchal-des-logis **Hubert**, du 44^e d'artillerie (belle attitude au feu, a été grièvement blessé) ; le maréchal-des-logis **Rouault**, du 44^e régiment d'artillerie (belle attitude au feu ; a été grièvement blessé).

NECROLOGIE

On annonce la mort du général de division **Millet**, du cadre de réserve, décédé en son domicile, 39, avenue Rapp. Le général **Millet**, né à Versailles le 9 octobre 1843, était entré à l'école de Saint-Cyr en 1861 ; il était capitaine pendant la guerre franco-allemande. Colonel en 1883, il avait été promu général de brigade en 1896, et a occupé dans ce grade les fonctions de directeur de l'infanterie au ministère de la guerre. Promu général de division le 11 juillet 1900, il commanda d'abord la 26^e division d'infanterie à Clermont-Ferrand, puis le 5^e corps d'armée. Il fit partie du conseil supérieur de la guerre. Il était grand-officier de la Légion d'honneur.

M. le général en retraite **Souhard**, officier de la Légion d'honneur, mort subitement avant-hier, à Versailles, où il était venu voir sa mère, qui est âgée de quatre-vingt-seize ans.

Mme la marquise de **Dion**, douairière, mère du marquis de **Dion**, député de la Loire-Inférieure, décédée à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en son château de Maubreville.

Mme veuve **Louis-Philippe Michau**, née Marie Hyeux, décédée à Paris, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Elle était la mère de M. René Michau, consul de France, officier de la Légion d'honneur.

M. **Adolphe Magnien**, sénateur de Saône-et-Loire, père de M. **Emile Magnien**, juge au tribunal de la Seine.

Les ETABLISSEMENTS MESTRE ET BLATGE, cycles, automobiles et sports, 46, avenue de la Grande-Armée, informent leur nombreuse clientèle qu'ils continuent les expéditions en province sur toutes les lignes de chemin de fer ouvertes au trafic des marchandises. En raison du moratorium, les envois se font au comptant ou contre remboursement.

Morts au champ d'honneur

On annonce la mort de :

M. **Simyan**, fils du député de Saône-et-Loire, tué à l'ennemi, à Saint-Dié. M. **Simyan** appartenait à l'administration centrale du ministère des Affaires étrangères.

M. **Georges Latapie**, fils de notre confrère Louis Latapie, qui vient de succomber à l'hôpital temporaire de Trouville. Il avait été blessé à la bataille de l'Aisne.

M. **Ludovic Rillart de Verneuil**, maire de Verneuil (Aisne), qui a été tué en recueillant les blessés et en assurant le transport et l'entassement des chevaux morts ; le feld-maréchal **French** a signalé au généralissime **Joffre** l'héroïque conduite de ce maire ; il a ajouté que l'armée britannique regrette la mort de ce brave gentleman français, qui a donné sa vie au service des alliés de son pays.

Le général **Sibille**, commandant la 64^e brigade d'infanterie, tué d'une balle d'obus, tandis que le même obus frappait mortellement un de ses officiers, le lieutenant **Grillon**.

Les colonels **Arbanère**, du 53^e d'infanterie ; **Potel**, blessé le 31 août, dans le Nord, et mort après être resté quatre jours aux mains des ennemis.

Le lieutenant-colonel **Fèvre**, du 21^e d'infanterie, tué aux derniers combats de l'Aisne. Il est tombé en disant : « Je suis content de mourir pour mon drapeau et pour la France. »

Les commandants **Augustin Frère**, du 115^e d'infanterie ; **Crespéaux**, du 211^e d'infanterie ; **Deville**, du 20^e d'infanterie ; **Emile Dussault**, de l'infanterie coloniale ; **Charles Bernard**, tué le 11 août aux combats de Meurthe-et-Moselle.

Les capitaines **Jules Fournas**, du 30^e d'infanterie ; **Lablache-Combiès**, du 11^e d'infanterie ; **Jean Orthiac**, du 20^e d'infanterie ; **Delleil**, du 11^e d'infanterie ; **Bocquay**, du 11^e d'infanterie ; **Maurice Chalméau**, du 64^e d'infanterie, tué le 28 août, en chargeant à la tête de sa compagnie ; **Louis-Claude Berthier**, du 44^e d'infanterie ; **Pierard de Maujouy**, du 173^e d'infanterie ; **Louis Cyroc**, du 30^e d'infanterie ; **Georges Duhamel**, de l'infanterie coloniale ; **Portier**, du 93^e d'infanterie ; **Verger**, maire de Montfaines (Eure).

Le médecin-major **Claret**, du 30^e d'infanterie.

Les lieutenants **Mondin**, du 11^e d'infanterie ; **François de La Messelière**, du 106^e d'infanterie, fils de l'ingénieur des chemins de fer de l'Etat, mort le 22 août, en Meurthe-et-Moselle, victime de la déloyauté allemande (les Allemands avaient fait entendre la sonnerie française : « Cessez le feu », et quand nos soldats se furent arrêtés, une décharge fut faite sur eux) ; **Burrin des Rosiers**, du 108^e d'infanterie ; **Vidal**, du 14^e d'infanterie ; **Michel Giacobbi**, des batteries à cheval de la 6^e division de cavalerie ; **Pierre Mantel**, du 22^e d'infanterie ; **Jean Philibert** ; **Grillon**, du 15^e d'infanterie, tombé aux côtés de son général.

Le sous-lieutenant **Jacques Multzen O'Naghten**, du 29^e d'infanterie.

Pour avoir des renseignements sur les prisonniers

Les familles qui supposent avoir des leurs prisonniers en Allemagne doivent s'adresser pour avoir des renseignements :

1^o Au ministère des Affaires étrangères qui a fait annoncer, il y a déjà quelque temps, qu'il faisait dresser tous les états nominatifs aux dépôts des corps de troupes, afin d'aviser d'office les familles intéressées. Ces états nominatifs doivent indiquer la situation de l'intéressé, notamment s'il est prisonnier de guerre ou blessé hospitalisé.

Indiquer sur l'enveloppe : *Service des prisonniers de guerre*.

2^o En même temps, les familles peuvent s'adresser au Bureau international de la Croix-Rouge, 3, rue de l'Athénée, à Genève, où fonctionne un comité spécial, sous la présidence de M. Gustave Ador, député de Genève au Conseil national.

Le but de ce comité paraît être de centraliser tous les renseignements et demandes de secours concernant les prisonniers français en Allemagne et les prisonniers allemands en France. Il est annoncé que ce comité aurait un siège correspondant en France, 56, quai des Chartrons, à Bordeaux.

Les demandes de renseignements doivent être accompagnées d'une fiche écrite très lisiblement, mentionnant :

1^o Les nom et prénoms du prisonnier ;
2^o Son régiment ;
3^o Son escadron, sa batterie ou son bataillon ;
4^o Sa compagnie.

Enfin, autant que possible, la date et l'indication du lieu où l'intéressé est tombé au pouvoir de l'ennemi.

A PARISIANA

M. **Ruez**, directeur du « Roi des Cinémas » (27, boulevard Poissonnière), tient à informer sa fidèle clientèle qu'il continue à donner tous les jours des matinées à 2 h. 1/2, des soirées à 8 h. 1/2, avec trois heures de spectacle composé de vues d'actualité, scènes de guerre et films ne se répétant jamais en cours de séance. Changement de programme les lundis et vendredis.

Notre numéro spécial

Pour répondre aux demandes pressantes de nos abonnés et lecteurs, nous avons fait faire un nouveau tiré de notre numéro hors série, LA GUERRE ILLUSTRÉE, n° 1405 bis, édité à Toulouse le 20 septembre (16 pages, dont 14 d'illustrations).

Nous pouvons désormais le fournir sur demande contre 40 centimes pour la France et 15 centimes pour l'étranger.

Ce numéro spécial sera, de plus, envoyé A TITRE GRACIEUX à nos abonnés nouveaux — ne fussent-ils que de trois mois (prix 10 fr.) — qui s'abonneront à « EXCELSIOR » AVANT LE 15 OCTOBRE.

Ces souscripteurs auront la faculté de s'abonner à partir du 15 août, et nous leur enverrons aussitôt la collection COMPLÈTE à compter de cette date.

Communiqués

Chez les Cheminots. — « L'Union Nationale des Cheminots » publie la première liste des souscriptions parvenues à la date du 30 septembre, au Comité Central, 43, rue Saint-Lazare, à Paris, en faveur des victimes de la guerre. Elle dépasse 60.000 francs, non compris le versement effectué par les chemins de fer de l'Etat et ceux faits directement par certains comités locaux et des Œuvres locales ou régionales (secours aux familles des mobilisés, aux émigrés, aux blessés militaires, etc.).

Société de secours dite : La Solidarité Commerciale. — Le conseil d'administration informe les adhérents, qu'en raison des circonstances actuelles et de l'impossibilité d'exiger le paiement des cotisations, le service de l'encaissement est suspendu.

Néanmoins le service médical continue à fonctionner dans les conditions énoncées aux statuts et le service de l'allocation journalière pour cause de maladie, ainsi que celui de l'indemnité à la veuve, sont assurés à un taux spécial en conformité avec la situation actuelle (Art. 46 des statuts) et ce pour les sociétaires à jour de leur cotisation au 1^{er} août.

Les sociétaires mobilisés reprendront à leur retour leur titre de sociétaire et auront droit immédiatement à tous les avantages (Art. 54 des statuts).

La photographie E. Piron, 23, rue Royale, a l'honneur d'informer sa haute clientèle qu'elle est toujours en mesure, malgré les événements actuels, de répondre à tous ses besoins, pour les travaux d'art qui pourraient lui être confiés, soit comme portraits, agrandissements ou reproductions.

La société « la Picardie » invite les originaires de cette ancienne province (Somme et parties de l'Aisne, de l'Oise et du Pas-de-Calais) réfugiés ou non et les personnes qui désirent des renseignements à se trouver aujourd'hui 11 octobre, à 3 heures, au Trocadéro, galerie de la buvette.

Tous les ouvriers boulangers alsaciens-lorrains sont priés de se présenter d'urgence aux Corps des Volontaires Alsaciens-Lorrains, 32, rue de la Clef, Paris.

VIN pur, la pièce franco 85 francs. Echantillon gratis. CHEVASSU, 8, Michel-Chasles, Paris.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES HEBDOMADAIRES

« DEMANDES D'EMPLOIS » 1 franc la ligne

« OFFRES D'EMPLOIS » — « COURS ET LEÇONS »
« LOCATIONS » — « PENSIONS DE FAMILLE »
« APPARTEMENTS MEUBLES » — « OCCASIONS »
« ALIMENTATION »

1 fr. 50 la ligne

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

Pour tous renseignements, écrire à :
« Excelsior-Publicité », 88, Champs-Élysées.

DEMANDES D'EMPLOI

CUISINIÈRE 45 a., recom. p. maître, dés. pl. ch. pers. seule. (Sach. t. f., tiend. int. franc. ou étr. Louise, 54, r. Miromesnil)

Sténographe très habile exécute tous travaux à l'heure ou à forfait, dactylographie français, anglais — Mme Vignon, 1, rue Cavalotti, Paris.

Française, brevet piano, anglais, demande emploi après-midi. Écrire : M. G. C., 11 bis, rue Quinault (15^e).

COURS ET INSTITUTIONS

Paris

Préparation des jeunes filles au baccalauréat, Institut Français, 37, boul. St-Michel. Rentrée des classes le 5 octobre.

Province

A SAINT-GERM. IN-EN-LAYE

Collège de GARÇONS, Collège de JEUNES FILLES, établissements de l'Université. Internat au grand air, confortable moderne.

Mlles Marchand, directrices de l'Institut Notre-Dame, Meudon-Bellevue (maison fondée en 1814), ont l'honneur d'avertir les familles qu'en dehors de leur établissement de Meudon-Bellevue, dont la rentrée aura lieu le 15 octobre, elles ont établi, pour la durée de l'hiver, une succursale de leur établissement à Royan, où les meilleurs soins et la meilleure instruction sont assurés à leurs élèves. Pr. ts rens. s'ad. à Mlles Marchand, 24, rue AL-Guillemant, Meudon (près Paris).

Curé de Guerville, près Mantes, reg. j. élèves. Belle propriété.

PENSIONS DE FAMILLE

Paris

Ch. pens. d. 6 fr. ch. 2 lits d. 5 f. Conf. mod., 159, Bd Montparnasse.

Province

NICE, pension Kléber, 55 bis, boulevard Gambetta, grand jardin plein midi, dernier confort. Prix modérés.

APPARTEMENTS MEUBLES

15, BOULEVARD DE LA MADELEINE

Grands et petits appartements richement meublés. S'adresser : Docteur Rivière, 25, rue des Mathurins.

ETOILE. Élé. appart. et r.-de-ch. privés. Conf. mod., piano, 29, rue Boissière, 1^{er} étage. Cond. except. Tél. 630-96.

COUTURIÈRES

Deuil en 12 heures, depuis 100 fr. GERMAINE, 18, rue Roquépine. Robes et Manteaux. Envoi en province.

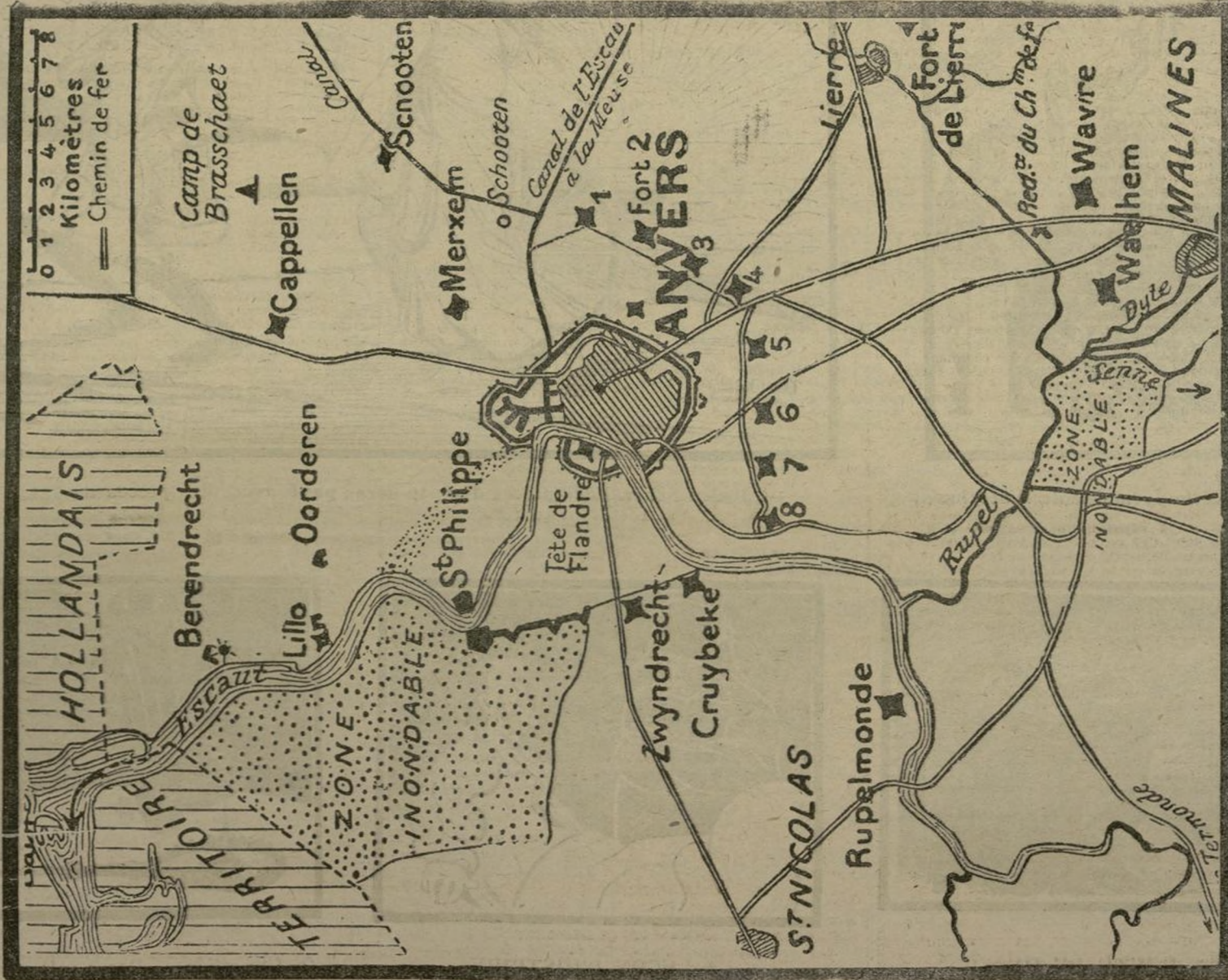
CAPITAUX

JACHETE ET PRÊTE sur tous titres cotés. Étude Financière (Georges Harmois, directeur), 119, boulevard Voltaire (27^e année). Tél. 943-34.

DIVERS

AVIS. — Mme ALEXANDRE, CÉLEBRE VOYANTE 49^e an. de succès. Renseign. tr. consciencieusement s' tout. Il est reconnu qu'elle fait réussir les choses les plus inespérées. Correspondance par Monsieur Alexandre fils.

Le camp retranché d'Anvers



Le communiqué officiel d'hier nous annonce que Anvers a été pris. Depuis plusieurs jours, l'armée allemande a fait des efforts considérables devant le grand camp retranché belge, que l'armée du roi Albert a défendu héroïquement jusqu'au bout.

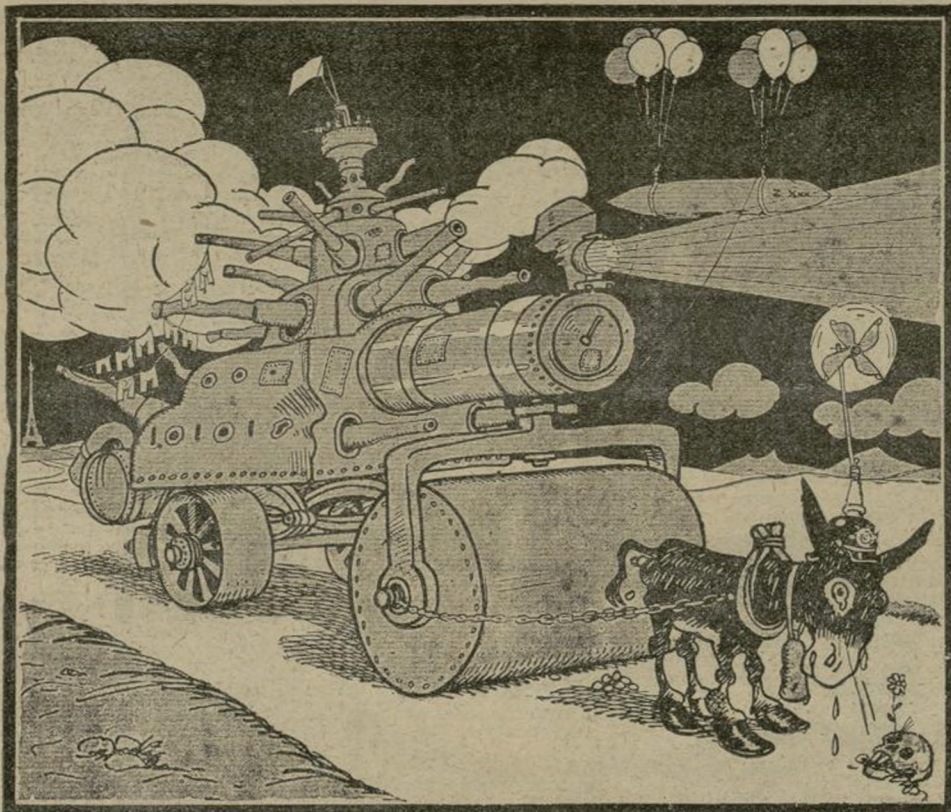
(D'après le Figaro.)

Le fils de sir Elward Grey part pour le front



C'est avec quel enthousiasme a rencontré en Angleterre l'appel aux volontaires. Parmi les premiers engagés se trouve le fils de sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères, que l'on voit ici (2), au moment où son père (1) vient l'embrasser quelques instants avant son départ pour le front.

L'humour étranger et la Guerre



LE RETOUR DU CHARIOT DE GUERRE D'ATTILA II

(L'Esquella de la Terratxa, Barcelone.)



A l'aller : 100 kilomètres en quinze jours.



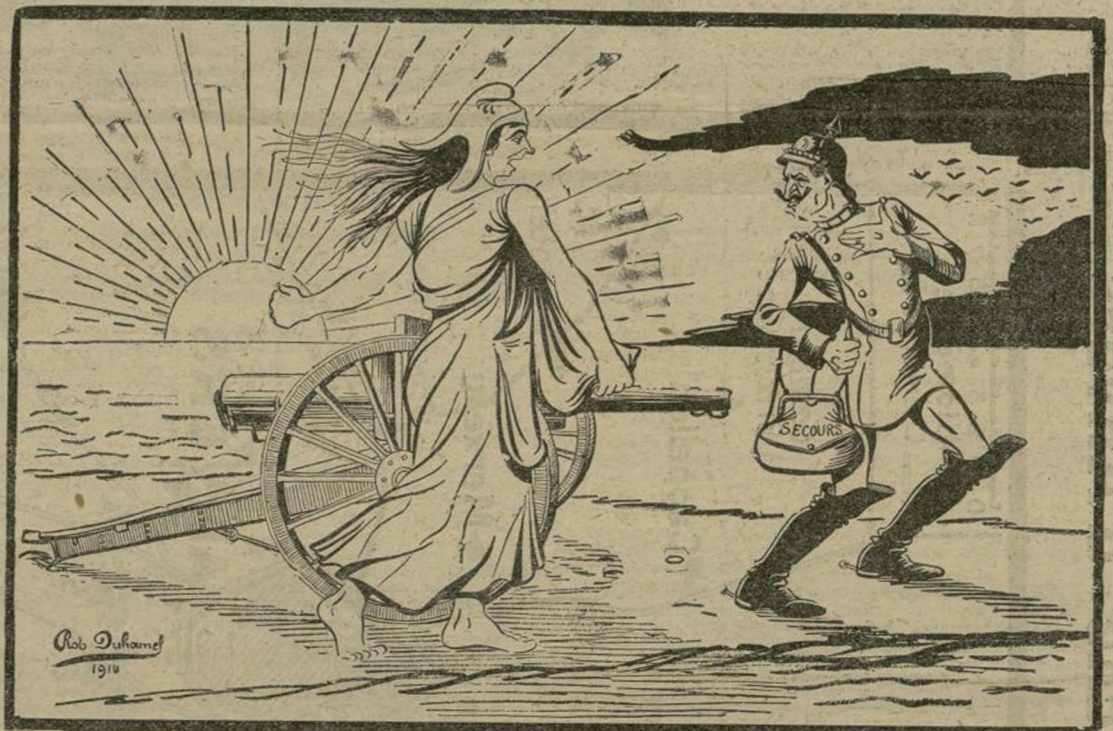
Au retour : 200 kilomètres en une semaine.

(L'Esquella de la Terratxa, Barcelone.)



La nouvelle pyramide de Waterloo

(La Critica, Buenos-Ayres.)



— J' t'en ficheraï des pièces d'or; tu seras payé avec mes pièces de 75!...

(Rob. Duhamel.)



LA ROUTE DE RUSSIE

(Punch, Londres.)



LA LEÇON D'HISTOIRE

(Mucho, Varsovie.)



Les alliés. — Poses-y le pied, tu verras!...

(La Campana de Gracia, Barcelone.)

Où sont-ils ? — Où ils sont.

La rubrique que nous avons ouverte dimanche dernier sous ce titre a obtenu un immense succès auprès de nos lecteurs; nous n'en voulons pour preuve que le nombre des lettres qui nous arrivent tous les jours pour nous demander une insertion.

Ceux qui ont recours à la publicité d'Excelsior pour retrouver un des leurs, soldat ou réfugié, veulent bien nous féliciter de l'initiative qui nous a fait leur ouvrir gracieusement les colonnes de ce journal. Mais nous n'avons pas besoin de ces encouragements pour continuer à faire ce que nous considérons comme notre devoir. Nous avons d'ailleurs la satisfaction de savoir que cette initiative a déjà eu d'heureux résultats. Des abonnés et des lecteurs ont, en effet, tenu à nous informer qu'ils ont, grâce à Excelsior, retrouvé ceux sur le sort desquels ils étaient en peine lorsqu'ils se sont adressés à nous.

Quelle plus belle récompense que la certitude d'avoir fait un peu de bien ?

Nous rappelons que toutes les annonces publiées dans cette rubrique, aussi bien celles qui concernent les soldats que celles qui ont trait aux réfugiés, le sont à titre gracieux. Comme elles sont publiées dans l'ordre de leur réception, nos correspondants ont tout intérêt à ne pas attendre la fin de la semaine pour nous faire parvenir leurs demandes d'insertion.

Où sont-ils ?

Nos soldats

— Famille Jacquemart-Oudin, de Reims, recherche Paul Jacquemart, lieutenant d'artillerie, qui revient d'Amérique, et André Jacquemart, sergent au 65^e bataillon de chasseurs à pied, dont on n'a pas de nouvelles depuis le début de la campagne. — Ecrire 19, rue Saint-Côme, La Rochelle.

— Mme Meneur, 36, rue de Kérivin, Brest, demande nouvelles du sous-lieutenant Meneur, 35^e régiment d'artillerie, 6^e batterie, à Vannes, blessé le 22 août près de Watssin.

— La baronne de Bonnauld-Villegeou (Cher) demande nouvelles de M. René-Abel Bougras, au 85^e d'infanterie, 2^e compagnie, dirigé sur la frontière, dont la famille est sans nouvelles depuis le 9 août.

— Mme Emile Renou, 15, boulevard Victor-Hugo, Saint-Nazaire-sur-Loire (Loire-Inf.), serait reconnaissante à toute personne pouvant lui donner des nouvelles de M. Emile Renou, du 265^e d'infanterie, 17^e compagnie, blessé le 29 août et sans nouvelles depuis.

— Famille Le Peuch serait reconnaissante à qui pourrait donner nouvelles du capitaine Le Peuch, du 47^e d'infanterie, 2^e compagnie, blessé le 29 août au combat d'Audigny, près de Vervins. Prière d'indiquer la ville où il est hospitalisé. Ecrire n° 4, rue de Tréguier, à Guingamp (Côtes-du-Nord).

— Mme Richer serait heureuse d'avoir des nouvelles de M. Georges Henri Richer, groupe divisionnaire de brancardiers, 4^e division, 6^e corps, 3^e armée, camp de Châlons, disparu depuis le 15 août.

— Mme G. Durieux, 12, rue de Meaux, à Vaujours, serait reconnaissante à qui pourrait dire en quel établissement a été évacué Georges Durieux, 267^e d'infanterie, 18^e compagnie, blessé le 23 ou 24 septembre. Frais seront remboursés.

— Mme Savany, 26, rue Tiphaine, Paris, serait reconnaissante à toute personne pouvant lui donner des nouvelles de son mari, M. Eugène Savany, 338^e infanterie, 2^e compagnie, disparu depuis le combat de Bapaume du 28 août.

— Mme Gay, rue de la Fosse, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), recherche son mari, le capitaine Paul Gay, commandant la 23^e compagnie du 247^e d'infanterie, blessé à Donchery le 26 août, et dont elle n'a plus de nouvelles depuis.

— Mme Colle, de Carignan (Ardennes), 1, rue Petit, Trouville (Calvados), serait reconnaissante à toute personne pouvant lui donner des nouvelles du sergent Colle, du 120^e blessé fin août et disparu depuis.

— Maurice Manteau, soldat au 74^e d'infanterie, disparu depuis le 22 ou 23 septembre, est recherché par M. Stoll, 53, rue du Commerce, Paris.

— M. Dubéry, 59, rue Bonaparte, Paris, prie docteur, infirmier ou ambulancier ayant soigné le soldat Dubéry, 235^e de ligne, blessé le 13 août, à Montreux-Jeune (Alsace). — Ecrire. Frais remboursés.

— M. Bec, à Yzeure (Allier), serait reconnaissant à qui lui donnerait des nouvelles de son fils L. Bec, sergent au 152^e, blessé le 2 septembre au combat de Gunsbach.

— M. Mounier, 61, rue des Martyrs, Paris, demande nouvelles de son fils, Julien Mounier, sergent au 131^e d'infanterie, 9^e compagnie, disparu le 22 août à Villehoulmont, en Belgique, et supposé blessé et prisonnier.

— M. Vigroux, Hôtel de la Paix, Royat (Puy-de-Dôme), demande nouvelles de M. André Vigroux, cavalier au 5^e chasseurs à cheval.

— Mme Aron, 19, rue Tarale, Trouville, demande nouvelles de M. Aron, 129^e d'infanterie, 11^e compagnie, 3^e corps.

— Mme Ménard-Langevin, 7, rue des Carrières, Trouville, demande nouvelles de son fils Gaston Ménard, 119^e à Courbevoie, 14^e compagnie.

— Mme Dazot serait heureuse d'avoir des nouvelles de M. Charles Dazot, 79^e d'infanterie, 5^e compagnie, à Nancy. Ecrire 7, rue de la Cloche.

— Mme Roussille, 99, rue Ordener, désire avoir nouvelles de M. Roussille, réserviste au 237^e régim. d'infanterie, 20^e compagnie.

— Mme Moulin, 7, rue Civielle, demande nouvelles de M. Prosper Jany, 123^e de ligne, 11^e compagnie, à Rodez.

— Mme Vignal, 26, rue de la Tour-d'Auvergne, serait très reconnaissante à qui pourrait lui donner des nouvelles de M. J.-B. Vignal, brancardier, 140^e d'infanterie, 6^e compagnie.

— La famille Pasquet, 25, place de la Madeleine, demande nouvelles de M. Alfred Pasquet, 4^e de ligne, 5^e compagnie.

— M. Messager, 21, rue Buffon, Paris, recherche son fils Fernand Messager, sergent au 31^e de ligne, 3^e compagnie, blessé le 31 août.

— Prière de donner nouvelles de M. Georges Belgiovanni, caporal réserviste au 320^e d'infanterie, 24^e compagnie, à M. de Konya, 17, rue Jean-Baptiste-Dumas, Paris.

— Mme H. Loubière, 6, rue Hermel, serait reconnaissante à qui pourrait lui donner des nouvelles de M. Jean Loubière, caporal au 72^e régiment d'infanterie, 10^e compagnie.

— Mme Tacail, 6, rue des Haudriettes, Paris, demande nouvelles de M. Edmond Tacail, sergent au 82^e régiment d'infanterie à Montargis, 24^e compagnie de dépôt.

— Mlle Geneviève Labbé, 8, rue Baudricourt, Paris, serait heureuse d'avoir des nouvelles de M. Paul Diener, musicien, compagnie 5/1, 1^{er} génie, Versailles.

— Mlle Tribouillet, d'Arcachon, demanderait nouvelles du capitaine Tribouillet, 205^e régiment de réserve, 21^e compagnie.

— Mme Rémy de Bruyères, chez le colonel Leclerc, château de Fondragon, à Astafort (Lot-et-Garonne), serait reconnaissante à qui pour elle lui indiquer où est hospitalisé M. Rémy de Bruyères, adjudant chef au 44^e d'infanterie.

— Prière à qui pourrait dire où a été évacué le cavalier Prost, 21^e dragons, 5^e escadron, d'en informer ses parents, 3, rue Thiers, Paris.

— Mme Jourdiat, 37, place du Breuil, au Puy (Haute-Loire), serait heureuse de recevoir des nouvelles du capitaine Auguste Girard, du 6^e colonial, 5^e compagnie.

— Mme Royer, 6, place de la Gare, à Pantin, serait reconnaissante à qui pourrait lui donner des nouvelles de son neveu le sergent Roger Quarré, 108^e de ligne, 6^e compagnie, blessé dans la première quinzaine de septembre, hospitalisé à Nancy, 34, rue des Tiercelins, Maison des Apprentis, transférée en ambulance.

— M. Perrault, 20, rue de Thorigny, désirerait avoir des nouvelles de son fils, Octave Perrault, du 72^e régiment de ligne, 11^e compagnie, à Amiens.

— Mme Teston, 3, impasse de la Gâtée, sans nouvelles de son mari depuis trois semaines, serait reconnaissante à qui pourrait la renseigner sur le sergent Teston, 26^e territorial, 7^e compagnie, parti le 17 août d'Orly.

— M. Robert Chesnay, caporal au 160^e de ligne, 3^e compagnie, n'a pas donné de ses nouvelles depuis le 8 août. Prière de renseigner M. R. Cherdo, 44^e artillerie, Le Mans.

— Mme veuve Pierrat, 14, rue d'Ivry, à Vitry, demande nouvelles de son fils Marcel Pierrat, 151^e d'infanterie, infirmier, 4^e compagnie, disparu depuis le 11 août.

— Mme Hubert, 84, rue Ménilmontant, serait reconnaissante aux personnes qui pourraient lui donner des nouvelles de son mari, blessé le 9 septembre, M. Marius Hubert, 46^e régim. d'infanterie, 6^e compagnie.

— M. Georges Wehr, 101, rue du Chemin-de-Fer, Rueil (Seine-et-Oise), serait reconnaissant à qui pourrait lui donner des nouvelles de son fils Georges Wehr, sergent au 205^e de ligne, 6^e bataillon, 23^e compagnie.

— Mme Jeannot, 347, rue des Pyrénées, serait reconnaissante à qui pourrait lui donner des nouvelles de son mari, M. Jeannot, 276^e d'infanterie, 17^e compagnie, blessé le 5 octobre, et disparu depuis cette date.

— M. Mayadon, 44, rue Rampeau, Paris, serait reconnaissant à qui pourrait lui donner des nouvelles du capitaine mitrailleur Albert Mayadon, 4^e régiment d'infanterie, 5^e compagnie, disparu depuis le 22 août.

— M. Ch. Debelly, 16, avenue du Buisson, serait très heureux de savoir à quel endroit a été évacué Lucien Roche, du 31^e de ligne, blessé aux combats sur la Marne et transporté dans un train de blessés à Champigny, le 3 septembre.

— Mme Davier, 77, rue des Vignoles, Paris, serait heureuse d'avoir des nouvelles de M. Henri Davier, 146^e de ligne, 12^e compagnie, parti au feu en Meurthe-et-Moselle et disparu depuis cinq semaines.

— Mme Ch. Bourdon, 38 bis, Ile Fanae, Joinville-le-Pont, demande nouvelles de M. Charles Bourdon, sergent-fourrier au 85^e territorial, dont la dernière lettre, datée du 23 août d'un fort de Maubeuge, le présume prisonnier.

— Mme Beaujan serait heureuse d'avoir des nouvelles de M. Victor Beaujan, soldat au 226^e, 18^e compagnie, blessé le 25 août à Courbesseaux ou Arracourt. Ecrire 5, cité d'Angoulême, Paris (11^e).

— M. Esteve, 205, rue Marcadet, Paris, demande nouvelles de son fils Victor Esteve, sous-lieutenant, 3^e régiment d'infanterie coloniale, soi-disant blessé le 22 août près village Rossignol (Belgique).

— M. L. Varlet, 38, rue Fessart, serait reconnaissant à qui pourrait lui donner des nouvelles de son neveu, Edmond Lenoir, 131^e d'infanterie, blessé le 10 août à X..., dont la famille est depuis sans nouvelles.

— Mme Legrand, chez Mme Larribe, 43 bis, rue de l'Abbé-Groult, Paris, serait heureuse d'avoir des nouvelles de M. Eugène Legrand, au 87^e de ligne, 31^e compagnie, parti de Saint-quentin, disparu depuis le 26 août.

— Mme Delesse, 3, impasse du Pressoir, Paris, demande nouvelles de M. Antoine Delesse, 15^e territorial, 14^e compagnie, à Lorient, le 10 septembre, et disparu depuis cette date.

— Mme R. Poplin serait reconnaissante à qui pourrait lui donner des nouvelles de M. Désiré Poplin, réserviste au 352^e de ligne, 24^e compagnie, 6^e bataillon, dirigé sur Cambrai le 11 septembre et depuis disparu.

— Prière à docteurs ou infirmiers de signaler dans quelle ambulance est soigné Pierre Quintin, du 41^e régiment d'infanterie, disparu depuis le 23 août. Ecrire à M. Quintin, 11, passage Emile-Mayer, Paris.

— Prière télégraphier ou écrire tous renseignements à Hurstel, 59, faubourg Stanislas, Nancy, sur caporal André Hurstel, 26^e de ligne, 6^e compagnie, blessé 1 ou 2 septembre, combat ferme Frescaty, près Lunéville.

— Mme L. Lierre, réfugiée hôtel de la Boule d'Or, à Vivonne (Vienne), serait reconnaissante à toute personne qui lui donnerait nouvelles de son frère, Charles-Ludovic Jeannard, brigadier 42^e territ. artil. 74^e batterie, dépôt La Fère (Aisne), dont elle est sans nouvelles depuis le 23 août. Frais correspondance seraient remboursés.

— Mme Lelièvre, 7, boul. Saint-Denis, Paris, serait reconnaissante à qui donnerait renseignements télégraphiques sur sergent Lelièvre (Louis-Lucien), 31^e rég. d'infanterie, 7^e compagnie. Frais remboursés.

— Mme Noël Trouvé, 66, rue Madame, Paris, désirerait avoir renseignements sur son mari, caporal au 54^e d'infant., 12^e compagnie, dont elle est sans nouvelles depuis le 31 août.

— Mme L. Colin, 24, rue Verdi, à Nice, serait reconnaissante à toute personne : camarade, infirmier, qui pourrait lui donner des nouvelles de son fils Georges Tallet, réserviste au 153^e de ligne, 8^e compagnie, disparu depuis le 17 août, ayant pris part au combat d'Alsace.

— Mme veuve Sarda, 17, quai d'Alsace, à Narbonne, serait reconnaissante à qui pourrait lui donner des nouvelles de son fils Alexis Sarda, réserviste, 23^e compagnie du 322^e, blessé vers Bayon ou Blinville, du 25 au 26 août.

— Mme Bonnet, 113, faubourg du Temple, Paris, demande instamment des nouvelles de son cousin, Dominique Meissonnier, du 81^e régiment d'infanterie, 9^e compagnie, à Montpellier.

— M. Brémont, doyen de la Faculté de droit de Montpellier, serait reconnaissant à qui pourrait lui donner des nouvelles de son fils François Brémont, caporal au 81^e d'infanterie, 9^e compagnie, disparu depuis le 22 août, après le combat de Lunéville.

— Mme Lucie Fossé demande des nouvelles des soldats : René-Paul Sosson, 91^e infanterie, 7^e compagnie, et André-Louis Sosson, 132^e rég. d'infanterie, 8^e compagnie, 12^e division, 6^e corps d'armée.

— M. Ernest Chaine, à Guitres (Gironde), demande nouvelles de M. Jean Chaine, caporal, 5^e compagnie, 50^e régim. d'infanterie.

Où ils sont

Nos soldats

— M. Raymond Lamotte, inst., hôpital temp. 30, Trouville. Vais bien. Sera là longtemps. Demande nouvelles familles Lamotte, Bourguin, Cacheux, Robinet et amis de Sedan. Ecrire ou télégraphier.

— M. J. Coquet, 4^e rég. de cuirassiers, 5^e escadron, 1^{re} classe, blessé et soigné Hôtel-Dieu, à Sées (Orne), demande nouvelles de sa femme et de sa famille, rue Metz-en-Couture (Pas-de-Calais).

— M. May-Juste, musicien au 9^e bataillon de chasseurs à pied, hôpital temp. n° 30, Trouville (Calvados), demande nouvelles de sa famille de Maubeuge (Nord).

— M. Albert Thuret, 107^e d'infanterie, 32^e comp., Angoulême, demande nouvelles de ses parents, laissés à Crécy-sur-Serre (Aisne).

— M. Pierre Parant, 19^e chasseurs à pied, hôpital-temporaire n° 6, salle 3, à Limoges (Haute-Vienne), recherche ses parents, habitant Reims pendant l'occupation allemande.

— Soldat Lucien Raux, 127^e d'infanterie, hôpital Dames-Blanches, à Chartres, demande nouvelles de ses parents et amis de Maubeuge.

— M. Robert Doyen-Choquet, de Ham (Somme), réformé, à Clichy-la-Garenne (Seine), 7, rue de l'Union, demande nouvelles de sa femme et de ses enfants.

— M. Gherardi, du 9^e territorial, informe ses parents qu'il se trouve à l'hôpital du Val-de-Grâce, salle 27, Paris.

— Lieutenant Louis Delavenne, 1^{er} rég. d'infanterie, hôpital temporaire, 19, Chartres (Eure-et-Loir), demande nouvelles de sa famille.

— Le caporal J.-B. Carpentier, hôpital n° 11, annexe Saint-Maur, Pau (Basses-Pyrénées), demande nouvelles de ses parents.

— M. Henry Tassin, musicien, 87^e d'infanterie, hospitalisé au lycée de Tarbes, demande nouvelles de ses parents et de sa famille de Chauny et de Soissons. Ecrire : docteur Sempé, Tarbes.

— M. Jules Billemon, 147^e d'infanterie, demande nouvelles de sa famille de Valenciennes (Nord). Répondre : Billemon, lycée, Tarbes.

— René Meyer, caporal, 154^e rég. d'infanterie, blessé légèrement, en traitement à l'hôpital de la Providence, à Toulon, demande des nouvelles de sa famille, habitant Vitry-le-François.

— Le réserviste Lucien Blandin, du 87^e d'infanterie, en traitement à l'hôpital du 38^e d'artillerie à Nîmes (Gard), demande des nouvelles de sa famille, habitant Croix-Fonsomme (Aisne).

— Le soldat réserviste Charles Desnoyelle, 120^e d'infanterie, blessé, à l'hôpital de la pension Sévigné, à Narbonne, désirerait recevoir des nouvelles de sa femme et de ses enfants, laissés à Nurlu, près Péronne (Somme).

Où sont-ils ?

Les réfugiés

— Joseph Domicille, soldat au 18^e bataillon de chasseurs, en traitement à l'hôpital militaire (lycée) de La Rochelle, serait heureux de recevoir des nouvelles de sa famille, de Framerville (Somme).

— Mme Paul Tassigny, 14, rue Thiers, à Vannes (Morbihan), demande nouvelles des familles Aarrel, de Torcy-Sedan (Ardennes), et Millet, de Rimogne (Ardennes).

— M. Richer, 231, rue Marcadet, Paris, demande nouvelles de M. et Mme Anicet Bureau, de Bour, près Mons (Belgique), et de M. et Mme Léopold Bailleux, de Charleroi.

— Mme Triboulet, de Paris, demande ce qu'est devenu Orphelinat de Metz-Tiercelin, près de Sempuis.

— Mme Colnot, 29, rue Boissière, à Paris, serait reconnaissante à qui pourrait lui donner nouvelles de sa mère, Mme Ponsinet, de Neufchâtel-sur-Aisne, et de M. et Mme Demesse, de Corbeny (Aisne).

— M. Boutron, 180 bis, rue Jeanne-d'Arc, à Nancy, recherche M. Motte, directeur de l'Auditeur de la Presse, 5, Petite Rue des Longs-Chariots, Bruxelles.

— M. Désiré Bertrand-Martly, de Vouziers, réformé après deux mois de campagne, à Paris, demande nouvelles de sa femme et de ses enfants, évacués de Vouziers.

— M. Gaston Hennequière, réserviste au 1^{er} zouaves, 61^e compagnie, Saint-Denis (à suivre), serait reconnaissant à qui pourrait donner des renseignements sur M^{me} Gaston Hennequière, née Ladrère Sylvie, et sur famille Sallandre, habitant Travegnies-Courcelles, province de Hainaut, avant la mobilisation.

— Marcel Hunsiker demande nouvelles de sa femme, née Françoise Huyot, habitant chez sa sœur, Mme Maurice Morin, à Tinqueux, près Reims. Répondre : Hôpital de Montbazou, près Tours (Indre-et-Loire).

— Marcel Dumont, 8, boulevard Jules-Ferry, Paris, désirerait avoir nouvelles de Maria et Yvonne Dumont, rue Neuve, à Carnières (Nord).

— Famille de Faget, aux Lilas (Seine), demande instamment nouvelles de M. et Mme Rosignol, habitant 26, rue Simon, à Reims, et de M. J. Quinet, 88, rue Frère-Orban, à Jumièz-lez-Charleroi, Hainaut (Belgique).

— Prière aux personnes pouvant donner des nouvelles des familles Ferrette, Lemoine petit Jean Ferrette, habitant Pierrepont (Meurthe-et-Moselle), d'écrire à Lucien Ferrette, Inspection des Forges de Paris, 2, avenue de Saxe.

— Mmes Houton et Martin, de Saint-Quentin, sont priées de donner leur adresse à M. Peszynski, 5^e génie, 28^e compagnie, à Versailles.

— Mlle Y. Lallemand, 25, rue Lecourbe, serait reconnaissante aux personnes pouvant lui donner nouvelles de ses grands-parents, M. et Mme Ferez, 11, rue du Palais-de-Justice, à Saint-Quentin (Aisne).

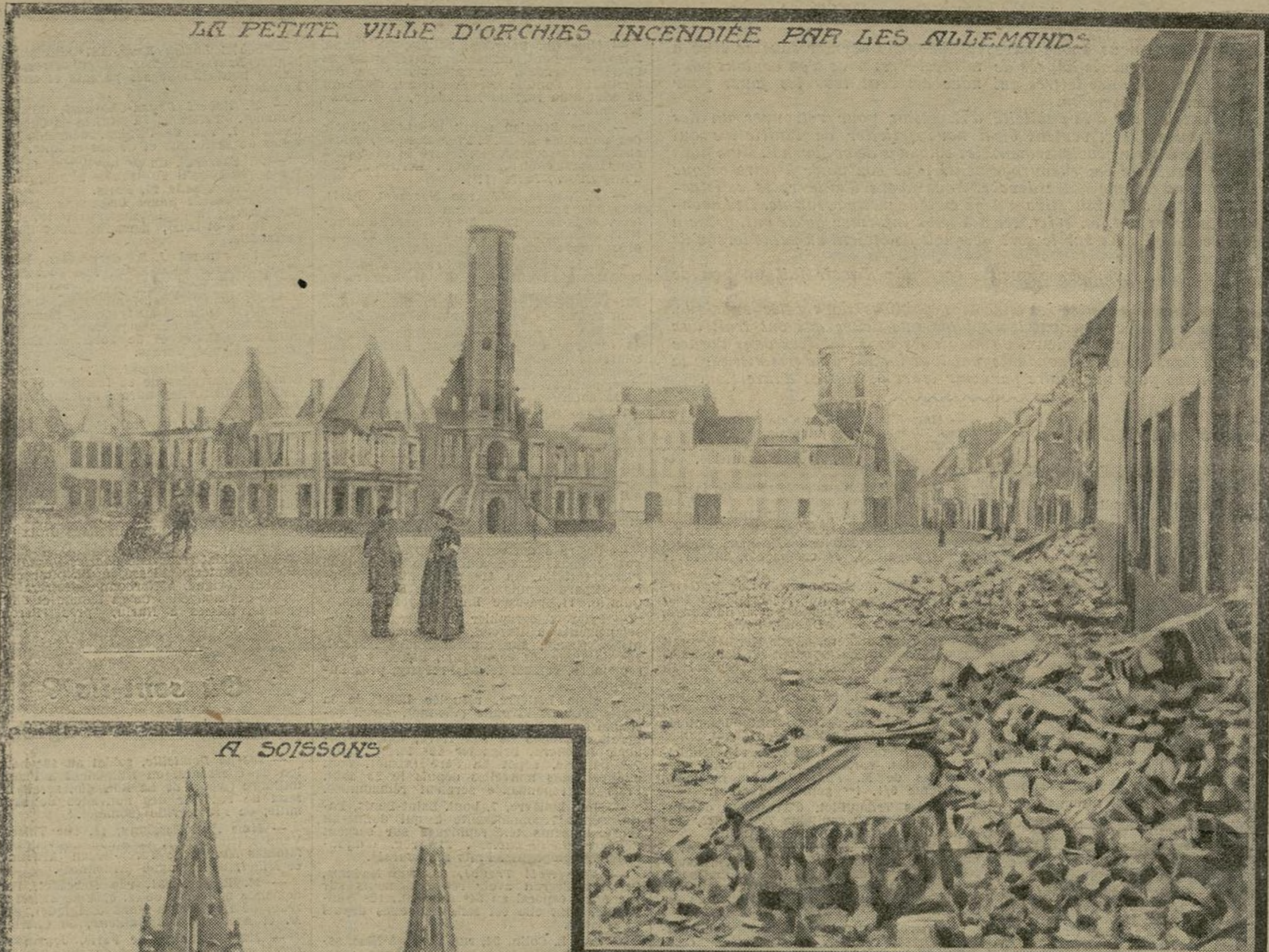
— Le maréchal des logis Tourneur, du 5^e régiment d'artillerie à pied territoriale, 12^e batterie, à Asnières-les-Bijon (Côte-d'Or), demande des nouvelles des familles Tourneur et Germain, de Reims.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

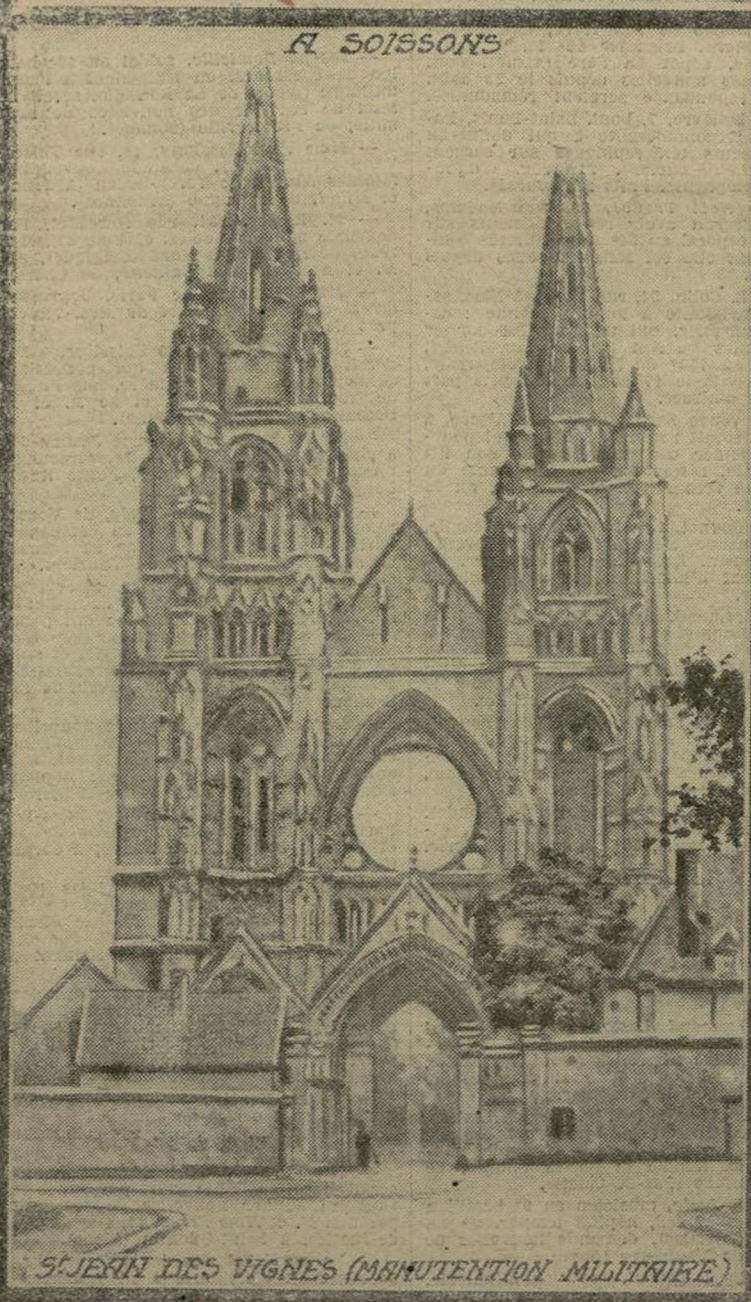
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

L'ŒUVRE DES VANDALES

LA PETITE VILLE D'ORCHIES INCENDIÉE PAR LES ALLEMANDS



A SOISSONS



ST-JERIN DES VIGNES (MANUTENTION MILITAIRE)

A SOISSONS



RUE DES FRAMBOISIERS

Les Allemands, qui peuvent être considérés comme des incendiaires professionnels, continuent à accomplir leur honteuse et effroyable besogne. A Orchies, petite ville près de Lille, une partie des habitations furent incendiées par les Prussiens. Ces derniers se servaient de petites boules qui, en tombant, projetaient des fusées de grosses étincelles. On voit encore ici deux aspects de Soissons après le bombardement par les obus ennemi